



Laurie Noel

Colours of Dupain-Jean & de la Vallée & Co. Paris

A. Patier

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens n. 1.

25^e année

N^o VIII.

Brussels Deutscherq Passage S^t Hubert, Galerie de la Bourse. Ayuntamiento de Madrid, Herman Deutscherq Nicolaevsky & Co. St. Nicholas Street.

HISTOIRE ET CHRONIQUE

DE

LA POÉSIE FRANÇAISE

Depuis ses plus anciens monuments jusqu'à l'époque de Malherbe.

SECONDE PÉRIODE. — Règne de l'allégorie, du genre didactique et de la satire.

(Onzième article.)

FROISSART.

Froissart est surtout connu comme historien ; c'est le Tite-Live du moyen âge. Mais à côté de sa célèbre chronique, il a laissé quelques poésies qui ne manquent pas, — tant s'en faut ! — de grâce, de fraîcheur et de naïveté. Son style de trouvère n'est presque jamais saillant, et nous devons, avant tout, convenir de ce point ; en revanche, il est très-souvent naturel et vrai. Le sentiment y tient la place de l'esprit, et, au bout du compte, ce n'est pas un bien grand dommage.

Son caractère, vif et inquiet, se manifesta dans son enfance par une extrême dissipation ; et dans un âge plus avancé, par son amour pour les voyages. A suivre les détails de sa vie, on ne le voit jamais en place ; toujours par monts et par vaux, il allait, il allait sans cesse, s'enquérant partout sur son passage des beaux faits d'armes et des chevaleresques *emprises*. En outre, comme un véritable touriste flamand qu'il était, il se gardait bien de sacrifier le confortable au pittoresque : il aimait à voyager, mais à voyager commodément et avec distinction. Du reste, ses habitudes nomades ne paraissent pas avoir nui beaucoup à sa vive passion pour l'étude ; il est même probable que le désir de s'instruire contribua, pour une forte part, à l'affermir dans son système de pérégrinations à tout propos. En 1395, nous le trouvons en Angleterre ; le duc d'York, un de ses mécènes, l'introduisit dans la chambre du roi Richard, qui le reçut avec une courtoisie des plus flatteuses. Ce noble accueil eut pour résultat de fixer auprès du monarque anglais, durant trois grands mois, — une éternité ! — la fantaisie inconstante, la nature d'hirondelle de maître Jehan Froissart.

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE. — N° VIII.

Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin.

Il partit... laissant mille regrets à son hôte, et riche d'un présent de *cent nobles*, — autrement dit, six cents francs de notre monnaie actuelle, — déposés dans un gobelet d'argent doré pesant deux marcs, que Richard lui donna de sa royale main.

Voilà, sauf erreur, le dernier épisode remarquable qui se rencontre dans cette existence aventureuse, indépendante et vraiment poétique. Froissart mourut, âgé de plus de soixante ans, et fut inhumé, dit-on, dans la chapelle Sainte-Anne de la collégiale de Chîmay. Il n'y a pas fort longtemps que sa ville natale lui érigeait une statue. Mieux vaut tard que jamais.

Nous connaissons l'homme ; voici maintenant le poète. Le *virolai* qu'on va lire est de sa plus gracieuse facture :

On dit que j'ai bien matière
D'être orgueilleusette ;
Bien a raison d'être fière
Jeune bachelette.

Hier matin me levai,
Droit à la journée ;
En un jardinot entrai,
Dessus la rousée.
Je cuidais être première
Au clos sur l'herbette ;
Mais mon doux ami y ère,
Cueillant la flourette.

On dit que j'ai bien matière
D'être orgueilleusette ;
Bien a raison d'être fière
Jeune bachelette.

Un chapelet (1) lui donnai,
Fait à la vesprée;
Il le prit, bon gré l'en scai,
Puis m'a appelée :
« Veuillez ouïr ma prière,
» Très-llelle et doucette!
» Un petit plus que n'affère (2),
» Vous m'êtes durette. »

On dit que j'ai bien matière
D'être orgueilleuse;
Bien a raison d'être fière
Jeune bachelette.

Le *triolet* suivant reproduit on ne peut mieux la tranquille bonhomie qui semble avoir distingué l'excellent chanoine, presque autant que sa curiosité naïve et son amour de la locomotion :

On doit le temps ainsi prendre qu'il vient;
Tout dit que pas ne dure la fortune.
Un temps se part, et puis l'autre revient;
On doit le temps ainsi prendre qu'il vient.

Je me conforte, en ce qu'il me souvient
Que tous les mois avons nouvelle lune.
On doit le temps ainsi prendre qu'il vient;
Tout dit que pas ne dure la fortune.

C'est absolument dans le ton d'Horace :

« Vois comme la cime du Soracte blanchit sous une neige épaisse, comme les arbres fatigués s'affaissent sous le poids des frimas, et comme, saisies par la gelée, les eaux se sont arrêtées dans leur cours. Chasse le froid, et, pour cela, ne crains ni d'entasser du bois dans ton foyer, ni de verser à flots d'une amphore sabine un vin de quatre ans. Remets aux dieux le soin du reste : ils feront tomber les vents en lutte sur les flots bouillonnants de la mer, et cyprès et ormes antiques cesseront alors d'être agités (3). »

Au seizième siècle, l'Horace français, Salmon Macrin de Loudun, disait aussi, dans une de ses meilleures odes latines, à son ami le savant Tusanus (Toussaint) :

« Déjà, Tusanus, l'orageuse Pléiade a voilé son front; sous l'humide vent du sud les nuées se condensent, et les verts bocages n'ont plus le même aspect. Redoutant l'inclémence de la mer Egée, le marchand, songe à sa jeune femme, à son doux logis, et retire sa nef cyprienne dans la rade accoutumée. Tu vois quelles vicissitudes contraignent transformer, dans leur succession rapide, le cours de la vie : tantôt Phébus resplendit, diaphane; tantôt il étouffe ses rayons. Quoi qu'il arrive, si tu es sage, oppose à tout une âme égale et prends tout en bonne part, soit qu'avec sa foudre Jupiter ébranle nos tours, soit qu'il éclaire mollement son limpide azur. Loin de toi l'angoisse accablante : voilà ce qui tue l'homme! Goûte les jouissances permises, tends au pauvre une main

secourable... abandonne le reste aux dieux et aux destins tout-puissants (1). »

Nous venons de faire un peu comme Simonide, dans certaine fable de la Fontaine :

Le poète d'abord parla de son héros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvait dire,
Il se jette à côté, se met sur le propos
De Castor et Pollux...

A son exemple, nous avons dit d'abord, au sujet de Froissart considéré comme poète, à peu près ce que nous en pouvions dire; et, quant au reste, de nos rapprochements nous ont tiré d'affaire. Le vieux chroniqueur, au surplus, habitude à prendre le temps comme il vient, n'aura guère à se plaindre de notre conduite à son égard, et nous ne pensons pas lui avoir donné trop mauvaise compagnie.

CHRISTINE DE PISAN.

Cette femme remarquable, — pour son temps surtout, — et qui nous a laissé une foule d'ouvrages, en prose et en vers (2), naquit à Venise, vers 1363. Son père, Thomas de Pisan, fut appelé en France, en qualité d'astronome, par Charles V. Christine fut élevée à la cour de ce prince, que l'histoire a surnommé le Sage. A peine âgée de quinze ans, elle épousa un jeune homme de Picardie, Estienne du Castel, noble de naissance et de caractère, courtois, honnête et savant, qui reçut, presque aussitôt après son mariage, le titre de notaire et secrétaire du roi. Malheureusement, il fut emporté par une maladie contagieuse, à l'âge de trente-quatre ans; et Christine, qui n'en avait que vingt-cinq, demeura seule au monde, seule avec trois enfants. Mais c'était une nature d'élite; son courage et sa résignation furent admirables. Se concentrant avec héroïsme dans ses devoirs de mère, elle refusa de se remarier, travailla sans relâche pour sa jeune famille, imprima sur son doux visage la pâleur de l'étude et la fatigue des veilles nocturnes, et atteignant enfin le but de tant d'efforts, se fit lire, applaudir, estimer. On ignore en quel temps précis elle mourut.

Voici la *complainte* qu'elle composa sur la mort du premier duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, oncle de Charles VI; on pourra la rapprocher de la ballade d'Eustache Deschamps sur Bertrand du Guesclin, pièce remarquable que nous avons citée dans notre dernier article, et se convaincre en même temps qu'elle ne lui est pas trop inférieure :

Pleurez, Français, tous d'un commun vouloir;
Grands et petits, pleurez cette grand' perte!

(1) Poésies latines de Salmon Macrin, publiées chez Simon de Colines, en 1530.

(2) Ses principaux ouvrages en vers sont : le *Loman d'Othéa et d'Iteor*, ou les *Cent histoires de Troie*, le *Dit de la Pastoure*, le *Duc des vrais amants*, le *Début des deux amants*, le *Dit de Poissy*, le *Livre des Trois jugements*, poèmes, et la *Prière à Notre-Dame*, chant en dix-huit strophes ou douzains. Quant à ses œuvres en prose, elles sont trop nombreuses pour pouvoir être citées ici, et d'ailleurs nous n'avons pas à nous en occuper.

(1) Une couronne, une guirlande de fleurs. Ce n'est pas la première fois que nous rencontrons ce mot dans cette acception.

(2) Un peu plus qu'il ne convient.

(3) Odes, 1, 9.

Pleurez, bon roi, bien vous devez doloir (vous affliger);
Pleurer devez votre grevance apperte (votre malheur
[évident]) !
Pleurez la mort de cil que, par desserte (pour son mé-
[rite]),

Aimer deviez et par droit de lignage;
Votre loyal, noble oncle, le très-sage,
Des Bourguignons prince et duc excellent :
Car je vous dis qu'en mainte grand' besogne
Encor direz trestous, à cœur dolent :
« Affaire (besoin) eussions du bon duc de Bourgogne. »

Pleurez, Berry, et quiconque est son hoir (héritier);
Cause en avez, la mort vous l'a ouverte !
Duc d'Orléans, moult vous en doit chaloir,
Car par son sens mainte faute est couverte !
Duc des Bretons, pleurez, car j'en suis certe (certaine),
Besoin de lui aura votre jeune âge !
Pleurez, Flamands, son noble seignourage ;
Tout noble sang, allez vous adoulant (affligeant) !
Pleurez, ses gens, car joie vous éloigne (vous fuit) ;
Dont vous direz souvent en vous deulant :
« Affaire eussions du bon duc de Bourgogne. »

Pleurez, reine, et ayez le cœur noir
Pour cil par qui fûtes au trône offerte !
Pleurez, dames, sans plus en joie manoir (rester) !
France, par lui d'un pilier es déserte,
Dont tu reçois échec à découverte !
Gar-toi du mat ; quand mort par son outrage
Tel chevalier t'a tollu (enlevé), c'est dommage !
Pleurez, peuple commun, sans être lent ;
Car moult perdez, et chacun le témogne,
Dont vous direz souvent, mat et relent (triste et lan-
[guissant]) :
« Affaire eussions du bon duc de Bourgogne. »

La ballade sur les douceurs du mariage, tendre ré-
miniscence de la lune de miel, cri de bonheur de
l'épouse heureuse et aimée, nous révèle un des plus
gracieux côtés du talent poétique de Christine. Nous
allons citer la première strophe de cette jolie pièce :

Douce chose est que mariage!
Je le puis bien par moi prouver,

Voire à qui mari bon et sage
A, comme Dieu m'a fait trouver.
Loué en soit-il, qui sauver
Me le veuille !....
Ah ! certes, le doux m'aime bien !

Hélas ! en vain la jeune femme s'écriait-elle, atta-
chant sur le cher compagnon de ses jours un regard
déjà plein d'inquiétude : « Mon Dieu, ne me le prenez
pas encore ! Mon Dieu, *sauvez-le-moi* ! » L'heure fa-
tale sonna, et Christine, d'une voix brisée par les
sanglots, fit entendre dans ce rondeau lugubre le chant
de la tourterelle veuve :

Com turtre suis sans pair, toute seulette (1),
Et com brebis sans pastour égarés ;
Car par la mort fus jadis séparée
De mon doux pair... qu'à toute heure regrette !
Sept ans y a que le perdis, lassette !...
Mieux m'eût valu être lors enterrée...
Com turtre suis !

Car depuis lors en deuil et en *souffrette*,
Et en méchef très-grief suis demeurée ;
Plus n'ai l'espérance, en toute ma durée,
D'avoir soulas ni qu'en joie je me mette...
Com turtre suis !

Sans doute, un goût moderne pourrait critiquer là-
dedans certains diminutifs d'une tournure un peu
trop enfantine, relativement à la triste gravité du su-
jet ; *souffrette* n'est même pas un mot tout à fait heu-
reux, au point de vue de l'invention néologique...
Mais qu'importe, après tout ? Sous ces vieilles rimes,
incorrectes et naïves, on sent battre un noble cœur...
et qu'est-ce que la poésie, sinon le cœur qui chante ?

JOSEPH BOULMIER.

(1) C'est-à-dire : « Je suis seule, comme la tourterelle
qui n'a plus son pair, son compagnon. » *Turtre* (tourterelle)
vient du latin *turtur*.

MARGUERITE D'ANJOU

Explication de l'Énigme Historique de Juillet.

Marguerite naquit en 1429, année qui voyait com-
mencer, avec la merveilleuse mission de Jeanne
d'Arc, le déclin des armes anglaises en France, et
nous remarquons cette date, parce que les succès de
la glorieuse bergère devaient avoir une grande in-

fluence sur le sort de la petite enfant qui venait de
naître à René d'Anjou et à Isabelle de Lorraine.

Cette enfant devint une jeune fille, belle, instruite,
spirituelle, et à l'âge de quatorze ans elle épousa
Henri VI, roi d'Angleterre. Elle pouvait se croire

appelée à une destinée heureuse entre toutes ; elle portait une des plus belles couronnes de l'Europe ; tendrement aimée de son mari, adorée par le peuple, adulée par les courtisans, la jeune reine voyait devant elle un avenir brillant et fortuné ; mais un malheur inévitable devait sortir de la situation des partis en Angleterre et des haines mortelles qui divisaient la famille royale.

Henri VI était le chef de la maison de Lancastre, qui avait usurpé le trône et le souverain pouvoir sur la branche d'York. Henri V, son père, avait fardé cette usurpation par le prestige de ses talents et des conquêtes qu'il avait faites sur les Français, mais il emporta sa force dans le tombeau. Son fils avait une âme noble et douce, mais un esprit faible, et il laissa l'autorité à son ancien tuteur, le duc de Gloucester. Marguerite d'Anjou désira le faire sortir de tutelle, et, s'il n'avait pas assez de capacité pour régner, elle se sentait la force de tenir le sceptre à sa place. Elle se ligua avec quelques seigneurs, le duc de Suffolk, le duc de Somerset, le cardinal de Winchester, afin d'annuler l'autorité de Gloucester ; ce dernier mourut de mort subite, et dès ce moment, les plus odieux soupçons planèrent sur la jeune reine. Cependant, rien ne prouve qu'elle fut coupable de ce crime, mais le peuple, qui aimait le *bon duc*, le crut, et les partisans d'York se fortifièrent et du crime supposé de la reine et de la faiblesse du roi. La perte de la Normandie augmenta les rancunes populaires, et le duc d'York, jugeant l'occasion favorable, leva des troupes parmi ses nombreux vassaux, imposa ses conditions à la cour, fit enfermer à la tour de Londres le duc de Somerset et se fit déclarer lord-protecteur du royaume. Le triste état de Henri VI, dont les facultés mentales étaient altérées, semblait justifier en partie cette nomination. Marguerite profita du rétablissement de son malheureux époux, et lui présentant leur fils nouveau-né, elle stimula son énergie, et l'exhorta à combattre York. Les deux armées se rencontrèrent à Saint-Albans : Henri, dont le caractère était plein de mansuétude et de douceur, fit demander à son cousin s'il voulait la paix :

— Mon attachement à la personne sacrée du roi est inviolable, répondit le duc d'York ; c'est à Somerset que je fais la guerre. Que le roi me livre ce traître, et je poserai les armes. — Plutôt que d'abandonner mes fidèles ministres ou aucun de mes amis, je suis prêt à mourir pour les défendre, répondit le généreux Henri.

Le combat s'engagea ; il fut court et malheureux pour la *Rose rouge*, emblème de la maison de Lancastre. La bannière d'York portait la *Rose blanche*. Le roi fut blessé et fait prisonnier, ses meilleurs amis furent tués dans le combat ou massacrés sur le champ de carnage, et le duc d'York fit ratifier, par Henri et par les pairs du royaume, sa nomination au protectorat. Marguerite rejoignit son époux, et, agissant avec beaucoup de prudence, elle ne parut plus s'occuper des affaires publiques. Les soins que réclamaient l'enfance de son fils et la santé de son mari semblaient l'absorber tout entière ; mais par ses secrètes conférences avec les princes survivants de la maison de Lancastre et avec les seigneurs attachés à la *rose rouge*, elle réveillait l'ardeur de son parti. Les choses allèrent de la sorte jusqu'en 1456. La chambre

des pairs était assemblée. Tout à coup, elle vit paraître Henri VI, rétabli de la blessure qu'il avait reçue à Saint-Albans, et ne portant aucune trace de ses anciennes maladies ; il entra solennellement, prit place sur le trône et dit avec dignité : « Milords, vous voyez votre roi, à qui le Seigneur a daigné rendre les forces et la santé. Le royaume n'a plus besoin de protecteur, et les intérêts du gouvernement ne peuvent être mieux placés qu'entre les mains du souverain. Je vous requiers donc de retirer au duc d'York le titre de protecteur, en vertu duquel il gouverne le royaume. »

Ces paroles, l'état lucide de Henri ne laissaient aucun prétexte à un refus. Le Parlement le reçut comme son roi, l'autorité fut retirée au duc d'York, et pendant deux années, Henri et Marguerite régnèrent au milieu d'une paix apparente.

Mais l'Angleterre était profondément divisée ; chaque ville, chaque village, chaque famille, se partageaient pour la *rose rouge* ou la *rose blanche*, et discutaient les droits que les deux branches rivales avaient à la couronne. Un prétexte ralluma la guerre, et Henri fut vaincu encore une fois à Northampton ; une seconde fois il fut amené prisonnier à Londres et relégué dans les moindres appartements de son palais. Les vœux du duc d'York étaient manifestes, mais le Parlement ne les seconda point, et l'autorité nominale demeura à Henri.

Pendant ce temps, Marguerite avait trouvé un refuge dans une forteresse du pays de Galles. Là, par son énergie, son mâle courage, le charme tout-puissant de son éloquence et de ses malheurs, elle rassembla une nouvelle armée, la conduisit vers le nord et vint offrir le combat au duc d'York, sous les remparts de la ville d'York même. Soldat et général à la fois, elle disposa si habilement ses troupes et les exhorta avec un langage si pénétrant, qu'en une demi-heure elle remporta la plus éclatante victoire. Le duc d'York fut trouvé parmi les morts, et Marguerite put croire, devant le cadavre de son ennemi, que l'avenir lui appartenait.

Elle avança sur Londres et arriva à Saint-Albans, où elle avait été vaincue une première fois. Warwick y était avec des troupes de la *rose blanche* ; il avait entraîné avec lui Henri VI, qui se tenait tristement assis dans sa tente. Marguerite combat et triomphe ; elle court, ivre de joie, vers son mari, elle lui présente son fils, et le roi embrasse avec des transports de joie cette épouse courageuse et l'enfant qu'elle lui rend. Il proclame devoir à Marguerite sa couronne et sa liberté.

Mais le fils du duc d'York, Édouard, vivait ; beau, jeune, éloquent, persuasif, il gagnait les cœurs, et pendant que Henri et Marguerite se réjouissaient de leur triomphe, ses partisans le proclamaient roi, sous le nom d'Édouard IV.

Ainsi les efforts de Marguerite étaient vains ; Henri VI était dépouillé, une guerre interminable allait s'ouvrir ; pourtant, elle ne perdit pas courage. En quelques jours elle a réuni soixante mille hommes ; elle est prête à livrer bataille, et elle rencontre à Towton l'armée ennemie ; la courageuse reine est vaincue et contrainte à fuir. Édouard IV est couronné à Westminster. Cette dernière et funeste nouvelle aiguillonne le courage de Marguerite ; elle traverse la mer au milieu d'une horrible tempête, ob-

tient à grand-peine de Louis XI un faible secours d'argent, retourne en Angleterre, et de château en château, de village en village, elle cherche des partisans à son royal époux. Au printemps de 1463, elle risque encore un grand combat à Exham. Encore une défaite sanglante! Henri est entraîné par ses amis loin du champ de bataille, Marguerite fuit, son fils dans ses bras. Seule, égarée dans une forêt, après avoir longtemps erré, elle se trouva en face d'un homme armé d'une épée. Son âme héroïque l'inspire alors; elle s'avance vers cet homme, et lui présentant le jeune prince avec cette dignité qui lui subjuguait tous les cœurs : « Sauvez, dit-elle, le fils de votre roi ! »

Cet homme était un lancastrien fidèle : il offrit un asile à Marguerite, et parvint à la réunir à quelques-uns de ses amis qui la cherchaient; mais les jours de la reine étaient mis à prix; on poursuivait en elle le bras et la tête, le conseil et la force du parti royal, le *Cœur-de-lion* de Lancastre, et comprenant qu'elle ne pouvait plus rien, que sa présence compromettait ceux qui lui donnaient un furtif asile, poursuivie de toutes parts sur cette terre où elle avait régné, elle chercha son salut dans la fuite, et parvint heureusement dans les États du duc Philippe le Bon. Il la reçut avec cette hospitalité brillante et généreuse qu'il aimait surtout à prodiguer aux infortunés; mais les délices de cette cour somptueuse, ces jeux, ces tournois, ces fêtes, ne convenaient pas à la tristesse de Marguerite. Elle quitta la Bourgogne, et pendant cinq ans, elle erra, tantôt à la cour du roi René, son père, tantôt en Lorraine, chez sa sœur Yolande; à Amboise, à la cour de Louis XI, travaillant toujours au succès de sa cause et à la délivrance de son époux, captif à la tour de Londres et tenu au secret le plus rigoureux. Elle élevait son fils et en faisait un jeune homme accompli, qui eût fait le bonheur de l'Angleterre, si le glaive qui, durant trente années, moissonna roses rouges et roses blanches, ne l'eût abattu à son tour.

Cinq ans se passèrent ainsi. La fortune changeante avait enlevé à Édouard IV l'amour de ses partisans; les espérances de Marguerite reflourissaient; Louis XI, qui, en politique, voyait assez loin, la traitait avec déférence, et un des plus puissants seigneurs de l'Angleterre, Warwick, se ralliait à la rose rouge. Édouard est chassé de Londres, et Henri replacé sur le trône; Marguerite quitte la France, et en dépit de la tempête qui, trois fois, rejette son vaisseau sur la côte, elle arrive enfin en Angleterre avec son fils, âgé alors de quatorze à quinze ans.

La guerre recommence aussitôt, la guerre, si funeste à Marguerite et aux siens. Elle voit, dans la fatale journée de Barnet, succomber Warwick; Hen-

ri VI est de nouveau renfermé à la Tour; à peu de jours de là, à Tewkesbury, nouvelle défaite, et plus cruelle pour le cœur maternel. Son fils, son Édouard, est fait prisonnier. On conduit le jeune prince devant le roi Édouard IV, qui l'interroge avec dureté : « Qui t'a rendu si hardi de venir en Angleterre, bannières déployées, contre moi? — Je suis venu défendre la couronne de mon père et mon propre héritage, » répondit l'adolescent.

A ce mot, le sauvage vainqueur le frappa au visage de son gantelet de fer. Ce fut un signal, les chevaliers de la suite du roi se ruèrent sur le jeune Édouard, qui tomba percé de coups et mourut sur-le-champ.

Marguerite fut emmenée prisonnière, et elle apprit de la bouche même des vainqueurs la mort sanglante de son enfant. Cette mère infortunée maudit Édouard IV, et souhaita que ses fils fussent frappés dans leur enfance comme son fils l'avait été à la fleur de ses ans. Malédiction terrible et qui fut exaucée.

La malheureuse captive orna le triomphe du vainqueur : elle entra dans Londres, exposée à la vue de tous, sur un chariot, derrière le superbe cheval qui portait Édouard IV; mais cette humiliation, qu'on lui avait réservée, ne la touchait pas; la douleur l'absorbait tout entière.

Enfermée à la tour de Londres, elle apprit le lendemain la mort de son époux, assassiné par les mêmes mains qui lui avaient ravi son fils. Elle resta seule, sans espérance, et avec les plus affreux souvenirs. Plusieurs années s'écoulèrent ainsi. Enfin, Louis XI, à qui le roi René venait de céder la Provence, paya la rançon de la malheureuse reine d'Angleterre (1473). Elle se retira à Angers, auprès de son père. Mais ni la liberté, ni l'air de la patrie, ne purent lui rendre une ombre de tranquillité. Elle se retournait sans cesse vers le passé, et la religion seule adoucissait ses peines. Son sang agri se décomposa; une terrible maladie, la lèpre, acheva de défigurer ce beau visage, altéré par les ans et par l'infortune, et de plus en plus accablée par les maux du corps et les angoisses de l'âme, elle mourut en 1482, à l'âge de cinquante-trois ans. Elle avait employé ses dernières ressources à fonder des messes pour le repos de l'âme de son époux et de son fils.

Telle fut Marguerite d'Anjou. Ses malheurs et la grandeur de son caractère n'ont peut-être été dépassés que par les infortunes et le courage d'une autre reine, de Marie-Antoinette. A travers les siècles, une parenté secrète unit ces deux femmes, si belles aux jours de la prospérité, si fières dans les plus affreux revers.

BIBLIOGRAPHIE.

FLORENCE RAYMOND

Par Mlle JULIE GOURAUD (1).

Mademoiselle Julie Gouraud est un charmant au-

(1) Chez Bray, Paris, 66, rue des Saints-Pères. 1 volume in-12, prix 2 fr. 50.

teur, bien connu de l'enfance, à qui elle a offert des contes pleins de fraîcheur et de sentiment. Elle a publié aussi l'histoire d'une pauvre servante, *Marianne Aubry*, que l'Académie a jugée digne d'un prix Monthyon; on lui doit également, sous une forme attachante, un tableau des différentes bonnes œuvres de Paris, et elle a écrit pour la jeunesse un roman

que grand nombre de nos lectrices nous sauront bon gré de leur faire connaître.

Dans la fertile vallée de Bray, l'honneur de la basse Normandie, se trouvait une belle ferme exploitée par la famille Raymond. Deux filles grandissaient là au milieu des travaux et des plaisirs champêtres. L'aînée, Suzanne, docile, laborieuse, ne souhaitait pas d'autre vie que la vie de sa mère, pas d'autre bonheur que l'union de la famille et l'aisance résultant du travail. Sa sœur, Florence, jolie, délicate, un peu gâtée, se dégoûta, en grandissant, de ce qu'elle voyait autour d'elle. Le paisible bonheur de son enfance lui parut peu de chose; elle rêva un brillant mariage, et Dieu, qui voulait l'éclairer et l'éprouver, permit que ses vœux fussent exaucés. Florence quitta son village, la belle vallée, la ferme opulente, les bons parents qui l'avaient follement aimée; elle suivit à Paris un mari qui lui promettait un avenir doré, et pendant plusieurs années, elle vécut dans un tourbillon d'affaires, de plaisirs, de fêtes, où ses meilleurs sentiments s'altèrent et où elle connut ce tourment profond d'une âme qui court après le bonheur et qui n'entreint que le vide. Mais le moment du réveil sonna : Florence se trouva veuve et pauvre, seule et sans amis dans Paris, et n'osant retourner à la ferme, auprès de cette famille qu'elle avait négligée au temps de l'opulence. Le malheur ne lui épargna pas ses sévères leçons, et elle eut la sagesse d'en profiter : humble, résignée, elle revint vers la maison paternelle, et après de nouvelles épreuves, elle reprit sa place au foyer domestique; les fonctions qu'elle avait dédaignées autrefois devinrent sa joie, et, consacrée à son père et à ses enfants, elle expia, par le travail, par sa fidélité à d'austères devoirs, les illusions et les fautes de sa jeunesse, l'ambition qui l'avait déclassée, et l'ingratitude envers des parents bons et généreux.

Ce sujet est bien simple, mais mademoiselle Gouraud a su y répandre toutes les grâces d'un style élégant et naturel; les situations sont bien amenées, et l'observation des mœurs et des caractères donne à ce livre un intérêt soutenu. Nous en extrairons quelques passages, comme on choisit une fleur pour faire juger de toute la corbeille.

« Certains détails de notre vie révèlent ce que nous sommes : la chambre d'une jeune fille, comme la maison d'une femme mariée, aideront beaucoup à pénétrer le caractère de l'une et de l'autre. Le plaisir qu'elles prennent à embellir leur intérieur, le soin qu'elles ont de certains objets à leur usage habituel, sont presque la garantie de l'ordre et de la suite de leurs idées.

» La jeune personne porte à sa chambre le même intérêt que la femme porte à sa maison.

» Chez nos mères, chaque meuble a une place marquée; les choses étaient ainsi avant notre naissance et doivent rester; jeunes filles, nous passons dans ces appartements plutôt que nous n'y vivons; tout l'intérêt et le goût se concentrent dans la chambre; c'est là qu'on éprouve un avant-goût de maîtresse de maison. L'autorité maternelle s'arrête avec complaisance devant cette porte; les parents et les amis se font un plaisir de contribuer à l'embellissement de ce petit réduit; les fleurs se renouvellent, des présents utiles rappellent, par l'usage qu'on en fait chaque jour, le souvenir de ceux qui ont pensé à

nous. C'est dans sa chambre que la jeune fille répond, sans témoin, ses premières larmes : ne pouvant plus contenir sa douleur, elle quitte le lit de son père malade, entre dans sa chambre, en ferme la porte, et répand son cœur désolé devant l'image de Celui qui a voulu être triste comme ses disciples devaient l'être pendant leur vie. C'est encore dans cette chambre que matin et soir, lorsque tout est rentré dans le repos, une surprise se prépare pour une amie. Enfin, la jeune fille a une réserve de pensées pour sa chambre, le secret lui en semble mieux gardé.

» La femme qui aime le recueillement et le travail se plaît dans sa maison; elle s'y fait des habitudes, maintient partout l'harmonie, véritable expression de ses pensées et de ses goûts; en entrant, vous distinguerez la place qu'elle occupe, sans qu'il soit besoin de l'indiquer; dans son absence, cette place est encore animée, tout étranger discret la respecte. La femme, au contraire, qui est entraînée au dehors par la légèreté de son esprit, n'éprouve aucun besoin de ces habitudes d'intérieur; elle n'y découvre point de charmes, elle n'aime pas sa maison, et ne saurait y vivre seule dans le silence et la réflexion.

» Femmes chrétiennes, c'est dans sa chambre que l'ange gardien trouva Marie occupée à la prière, et non pas dans le tumulte du monde. *Quand on veut apprendre les secrets du ciel, il faut s'éloigner des hommes.* »

Nous citerons encore ce portrait d'une vieille fille, (nous avons un faible pour les vieilles filles, souvent si utiles, si respectables et si méconnues). Mademoiselle Françoise parle d'elle-même et dit :

« Il ne faut pas que mon isolement vous effraie, ma chère Florence. N'ayant pas de famille, j'en ai adopté une, et si vous saviez la joie qu'elle me donne, vous en seriez jalouse. Cette nombreuse famille se compose de petits enfants qui n'ont plus de mères, de vieillards abandonnés, de femmes malades, auxquels je porte quelques consolations... Il n'y a qu'une fille qui puisse disposer ainsi de son temps. Lorsqu'il s'agit d'aumônes, je trouve très-commode de n'avoir que mon cœur et ma bourse à consulter. Maintenant, vous pouvez vous expliquer mon absence de chaque jour; malgré cette grande liberté d'agir, ma vie est réglée et exempte de tout ennui. Je suis toujours pressée et en retard. On trouve très-bien, dans ma petite société, d'avoir une vieille fille, (il faut bien dire le mot) qu'on peut déranger chaque fois que sa présence est utile : c'est un enfant malade qu'il faut veiller, des commissions pour des amis de province, des démarches à faire; outre cela, on a grand soin de mettre en réserve quelque ouvrage difficile ou ennuyeux pour charmer mes soirées d'hiver; viennent ensuite les bourses et les pantoufles du jour de l'an, les bonnets de baptême, les layettes commencées trop tard qu'il faut achever en toute hâte... tout cela fait mon bonheur. Vous voyez, Florence, qu'il n'y a pas une condition de vie qui ne nous offre une tâche à remplir et des consolations. Pour mon compte, je ne me crois pas inutile, je ne veux pas l'être. Au lieu d'être dévouée à quelques-uns, je le suis à tous, et je puis vous assurer que mes amies n'ont pas songé à se plaindre du sort que la Providence m'a fait. Qui sait? peut-être l'ont-elles envié plus d'une fois!... »

Qui n'a connu une vieille fille digne de servir de

modèle à ce portrait? Mademoiselle Françoise, appui et consolation de Florence dans ses malheurs, est une heureuse création, et elle explique le retour de la jeune femme vers le bien; sa sagesse et sa charité amènent le dénouement paisible qui couronne heureusement l'ouvrage.

Le livre de mademoiselle Gouraud, lecture utile et saine, peut être mis surtout entre les mains des personnes, trop nombreuses, qui cherchent à sortir de la position médiocre que la Providence leur a faite. Le déclassement, né de la vanité et de l'ambition, n'est-il pas la cause première de ces infortunes qui, chaque jour, frappent nos regards? Le paysan quitte son village pour venir demander à la ville un plus large salaire et des plaisirs frelatés, et au bout de ses espérances, il rencontre trop souvent la misère hideuse qu'on ne connaît que dans les cités; l'ouvrier veut que son fils, que sa fille quittent le métier qui a fait

vivre honnêtement leur père, et presque toujours il ne réussit qu'à faire des ingrats; la jeune fille rêve un mariage qui la place au-dessus de ses parents, elle renoncera à une position humble, mais solide, pour se lancer sur la mer des entreprises; si elle réussit, l'ingratitude et l'orgueil achèveront de dessécher son cœur; si elle échoue, elle reviendra, l'âme flétrie par le chagrin, demander un asile à cette maison modeste qu'elle quitta avec tant de joie, et ce sera un nom de plus ajouté à la longue liste des victimes que la vanité, la soif du luxe et des richesses font autour de nous. L'esquisse morale de mademoiselle Gouraud peint avec énergie et vérité les maux qui résultent de cette fièvre ambiante qui travaille la société, et si elle pouvait détourner de la tentation et du péril quelque jeune âme encore flottante, le livre aurait atteint son but, et l'auteur bénirait Dieu qui l'a si bien inspirée. M. F.

SOUVENIRS D'UNE INSTITUTRICE

HISTOIRE D'UNE AME.



(Premier article.)

Paris, 18...

Dimanche! quel jour triste! quelles longues heures monotones et pesantes! Nous voilà revenues des vêpres; il pleut, il fait froid, les élèves ne peuvent jouer ni dans les cours ni dans le jardin; elles sont rassemblées dans la classe, groupées suivant l'âge et les caractères, les unes riant avec simplicité, les autres échangeant à demi-voix ces confidences de quinze ans, qui, à dix-huit, paraissent si naïves; turbulentes pour la plupart, insolentes, moqueuses presque toutes. Que je me sens mal à l'aise sous leurs regards curieux! Je baisse la tête, j'écris; une timidité pénible glace, paralyse ma voix lorsque je veux leur imposer silence... Elles s'en aperçoivent, je crois... elles rient... Je suis au supplice... Et pourquoi? Je suis une jeune fille comme elles; à peine quelques années de plus m'ont-elles donné sur ces enfants le droit d'aînesse, je suis leur égale pour la naissance, car la plupart d'entre elles sont nées, comme moi, dans la région moyenne de la société; je leur suis supérieure par l'instruction, on m'a confié sur elles un droit d'autorité, et c'est moi qui les crains! c'est moi qui redoute les regards moqueurs, les mots dénigrants de ces petites filles! Pourquoi? Ah! je le sais... je suis pauvre... mon existence dépend de mon emploi, elles le devinent, et c'est ce qui me rend si timide devant elles... C'est une lâcheté de mon cœur... je rougis de la position où Dieu m'a placée, de la

pauvreté et du travail, ah! c'est honteux!... Je ferai un effort sur moi-même, je me surmonterai, j'accepterai de bon cœur ce que Dieu veut, ce qu'il a choisi pour moi, cette vie d'isolement et de labeur... Mais l'isolement, c'est là ce qui me pèse plus que tout le reste. Je suis toute seule ici, seule dans cette maison, seule dans ce vaste Paris; personne ne me connaît, personne ne m'aime, personne ne pense à moi. Pour madame Delacroix, la directrice de la maison, je suis la maîtresse de la première classe; pour les élèves, je suis *mademoiselle* tout court, je ne suis *Julie* pour personne. Celles qui aiment la pauvre Julie sont bien loin, ma mère et ma sœur! Que font-elles en ce moment? Que nos soirées du dimanche étaient douces! L'été, nous nous promenions au bord de la Loire; mon père (car nous étions quatre alors!) donnait le bras à maman, Léonide et moi nous les suivions, on causait doucement, on admirait les doux paysages de ma chère Touraine; on jouissait du ciel, de l'air pur, du frémissement du vent dans le feuillage, des murmures de l'eau et du soleil couchant illuminant, dans sa royale splendeur, jusqu'aux vitres des pauvres chaumières. On rentrait; le souper joyeux nous rassemblait autour de la table de famille, et après la prière, on allait se coucher, fatigués parfois, mais si contents et si paisibles!... L'hiver, on lisait, on causait, on jouait autour du foyer; que de bons livres, que de récits du passé sont venus là embellir notre mémoire! que de témoignages de ten-

dresse y ont élevé et réchauffé nos cœurs ! O chère maison paternelle, déserte aujourd'hui ! foyer où personne de nous ne s'assiera plus ! asile d'une famille dispersée, passé en d'autres mains, que je voudrais vous revoir et reposer une nuit encore sous ce toit où j'ai vu se lever tant de jours sereins ! Jamais ! jamais plus ! Mon pauvre père est mort ; ma mère a dû quitter la maison chérie, trop grande désormais ; elle habite seule une pauvre demeure où je voudrais être avec elle ; Léonide est mariée, et a suivi son mari dans le bourg où le fixe sa profession de médecin, et moi, je suis venue à Paris, où l'on m'avait trouvé une place de sous-maitresse : j'ai quitté ma mère, je suis chez des étrangers, *parce qu'il faut vivre* ! Oh ! le triste mot et la dure destinée !... Encore si je subissais seule mon isolement ! mais non, privée d'amitié, de sympathie, plus seule de cœur que je ne le serais au fond d'un bois, je ne puis goûter la solitude... Elles sont toujours là ces enfants légères et rieuses... elles épient mes larmes... et le sommeil même n'est plus un repos, puisqu'il faut dormir au milieu d'elles. Oh ! une heure de paix, de liberté, de solitude ! Un mot d'affection, un baiser de ma mère et de ma sœur, serait-ce assez payer ces biens que de les acheter par des années de vie ?...

Mardi, 18...

J'ai relu ce que j'ai écrit l'autre jour au milieu de mes larmes et de ma tristesse, et j'en suis mécontente. Il y a de l'orgueil et de l'impatience là-dedans, de la faiblesse, par conséquent... Je suis seule, je suis pauvre et je dois travailler, Dieu le veut ainsi ; et pourquoi pas ? d'autres créatures qui valent mieux que moi n'ont-elles pas une pire destinée ? Allons ! sachons nous faire à notre vie ! Je voudrais pouvoir aimer ces enfants qui m'entourent et ne plus les regarder d'un œil hostile ; elles sont jolies, elles sont bonnes, sans doute ; diamants ! dans la gangue, qu'une main habile saurait polir... Peut-être, à force de soins, de vigilance sur moi-même, parviendrai-je un jour à leur faire du bien : c'est là ma tâche ici-bas, pourquoi en rougir ? Elever des enfants pour Dieu et pour la famille, et, par un travail assidu, dorer de quelque aisance la vieillesse de ma mère, n'est-ce pas un noble but à ma vie ? Courage, Julie !

Samedi, 18...

Non, elles ne sont pas bonnes, ces enfants ! Les petites filles sont gentilles et gracieuses, mais les grandes sont remplies d'une vanité qui les rend impertinentes et dures... Ce matin, je n'avais pu obtenir un instant de silence ni d'attention ; toute la classe semblait en révolte, et le tumulte était excité par deux grandes élèves, Blanche et Natalie... Blanche est la fille d'un riche négociant, elle a tous les grands airs que peut donner la fortune, et elle méprise profondément ceux qui n'ont pas le droit de se jucher sur des sacs d'écus pour juger le genre humain ; Natalie n'est pas riche, mais son esprit, sa facilité, en ont fait un des *gros bonnets* de la classe ; elle mène les autres, et ce matin elle les menait à l'indiscipline la plus complète. Je ne pouvais me faire obéir, quand madame Delacroix est entrée. Sa présence a imposé silence aux plus mutines, et elle m'a

priée de continuer la leçon. C'était une leçon de grammaire. Je l'avais préparée avec soin, je savais ce que je devais dire, et pourtant la mémoire et la présence d'esprit me firent soudain défaut : je me troublai, je balbutiai quelques paroles sans suite, et des larmes que je ne pus retenir inondèrent mes joues. L'insubordination de mes élèves, la présence subite de madame Delacroix provoquaient en moi ce trouble nerveux dont je ne fus pas maîtresse, et à travers mes pleurs, je voyais les coups d'œil ironiques qu'échangeaient Blanche et Natalie. — « Remettez-vous, mademoiselle, me dit madame Delacroix, d'un ton assez doux, et faites une dictée à ces demoiselles. »

J'obéis, et pendant que je cherchais un livre, madame Delacroix continua à gronder la classe ; les élèves baissaient la tête ; deux ou trois d'entre elles paraissaient tristes de m'avoir contristée, et un meilleur esprit gagnant de l'une à l'autre, il me fut possible de leur faire une courte dictée et de reprendre la leçon si malheureusement interrompue. Au sortir de la classe, je dus présider la récréation, je m'efforçai de faire bonne contenance, mais je me sentais bien souffrante et le cœur oppressé. J'entendis Blanche dire à Natalie : — « Vois donc comme Mademoiselle est pâle ! elle a peur d'être grondée par madame Delacroix, ce soir ! — Fi donc ! répondit une petite élève que je crois fort bonne, c'est mal à toi, Blanche, de te moquer d'elle, après avoir lassé sa patience comme tu l'as fait. — Moi et les autres ! répartit Blanche. Que veux-tu ? elle ne sait pas nous tenir ! — Nous ne sommes pas faciles, il est vrai ! dit Natalie d'un air content. — Cela fait-il notre éloge ? répondit la petite Clotilde. — Tais-toi, mignonne, on ne te demande pas ton avis. Les grandes mènent la classe, et les petites suivent. — Notre tour viendra, dit Clotilde ; et relevant la tête d'un air triomphant, elle chanta à demi-voix ces vers d'un hymne trop connu :

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus ;
Nous y trouverons leur poussière
Et l'exemple de leurs vertus !

La physionomie de la petite avait quelque chose de si intrépidement comique, qu'un fou rire éclata parmi les élèves, et moi-même, quoique souffrante d'esprit et de corps, je ne pus tenir mon sérieux. Clotilde s'en aperçut, elle courut vers moi, se jeta à mon cou en s'écriant : « Pardonnez-nous, mademoiselle, nous sommes plus folles que méchantes ; mais, vrai, nous serons sages à l'avenir ! »

Quelques autres élèves s'approchèrent et me firent les mêmes protestations, et quoique Blanche et Natalie n'eussent pas dit un mot, j'allai chez madame Delacroix et je la priai de lever la retenue du premier jeudi du mois qu'elle avait imposée à toute la classe. Elle eut la bonté d'y consentir, et le soir, quand nous fûmes seules, elle me parla avec douceur de ce qui s'était passé le matin, m'encourageant à surmonter ma timidité, à m'armer de ce calme réfléchi contre lequel la malice ou l'espièglerie de la jeunesse viennent échouer. Je ne pensais pas qu'elle fût si bonne et si indulgente... Cette conversation m'a rassérénée.

Jour de Noël, 18...

Ce matin, à l'église, je me suis sérieusement examinée devant le bon Dieu, que je venais de recevoir, et je me suis trouvé bien des torts... Je voulais l'affection de ces enfants, j'exigeais d'elles une docilité confiante que le dévouement seul peut obtenir, et moi, qu'avais-je donc fait pour elles ? Les ai-je aimées ? les supporté-je avec patience ? avais-je pour elles les regards caressants, la douce indulgence, les soins attentifs qui pouvaient leur faire oublier que, bien jeunes, elles étaient déjà sevrées de la maison maternelle ? Embrassé-je, enfin, mon devoir envers elles avec une âme généreuse et une véritable abnégation ? Non... non sans doute. Je me suis pliée à cette position parce qu'il le fallait ; j'ai subi ce travail, mais je ne l'ai ni accepté, ni aimé ; sans cesse je murmurais sous le fardeau, je jetais des regards d'envie sur des positions meilleures ; je n'avais pour les enfants qui me sont confiés ni sympathie, ni bienveillance, et ma sombre humeur devait souvent, je l'avoue, leur rendre bien maussades et mes leçons et ma présence... Pardon, mon Dieu ! en murmurant contre mon sort, c'étaient les décrets de votre providence que j'accusais, et en refusant le joug, je refusais aussi la couronne ! Fortifiez mon âme, afin que je sois bonne et dévouée, car je le sens, il faut de l'énergie pour être toujours bon et indulgent à autrui ; donnez-moi pour vous un cœur d'enfant, un cœur de mère pour ces jeunes filles ; que je puisse leur faire un peu de bien, non pour en tirer de la gloire ou des avantages, mais à cause de vous, Seigneur, qui chérissez d'un grand amour ces petites âmes, à cause des saints anges qui les gardent, et qui voient sans cesse la face du Père qui est dans les cieux !

Décembre, 18...

Quoique l'approche de la nouvelle année mette un peu de désordre parmi les élèves, ma classe marche mieux... Je tâche de donner quelque intérêt à mes leçons, et de m'intéresser moi-même à ce que j'explique ; je relève avec moins d'aigreur les étourderies, les petites fautes de ces pauvres enfants ; j'écoute leurs demandes avec moins de hauteur et plus d'indulgence, et il me semble que cette méthode me réussit mieux... N'est-ce pas madame de Chantal qui disait : *J'ai essayé de tous les genres de gouvernement, et je n'ai réussi que par la douceur et la patience* ? Pendant mes heures de liberté, j'étudie un peu ; je lis l'*Histoire ancienne* de Rollin, j'en fais un extrait que j'accompagne de notes géographiques, et je goûte dans ce paisible travail, dans ce coup d'œil jeté sur la vaste antiquité, un plaisir que je ne connaissais pas, alors que je piochais pour remporter des prix ou pour obtenir mon diplôme.

Janvier, 18...

J'ai reçu une bien bonne lettre de ma mère. Comme elle me remercie de ce peu d'argent que je suis si heureuse de lui offrir ! Le travail est doux lorsqu'il a un pareil but... Mais quand la reverrai-je ? Léonide est contente de la petite layette que j'ai eu le plaisir de faire pour elle... La vie est bonne lorsqu'elle peut être utile aux autres...

Février, 18...

La pauvre Blanche est bien souffrante : il lui est venu un mal douloureux, qu'on appelle, je crois, un anthrax, et qui exige un pansement difficile et pénible. Je suis allée la voir plusieurs fois à l'infirmerie ; d'abord, elle a répondu à mes témoignages d'intérêt d'une manière sèche, et avec des paroles raides et brèves ; mais hier, je me trouvais présente au moment où on la pansait ; l'infirmière n'eut pas la main assez adroite, et Blanche laissa échapper un cri... j'essayai de la soulager un peu, et j'eus le bonheur d'y réussir. Elle parut satisfaite : ses yeux ternes et froids s'animent, et, par un de ces caprices familiers aux malades, elle dit à l'infirmière d'un ton impérieux : « Mademoiselle Sophie, je n'ai plus besoin de vos soins, mademoiselle m'arrange beaucoup mieux que vous, elle me pensera à l'avenir... n'est-ce pas, vous le voulez bien ? ajouta-t-elle en se tournant de mon côté et prenant le ton de la prière. — De tout mon cœur, lui dis-je ; mais, mon enfant, mademoiselle Sophie a droit cependant à vos bons sentiments, car elle vous a bien soignée et bien veillée... — Papa reconnaîtra ses fatigues, répondit l'orgueilleuse enfant d'un ton bref. — Et vous, vous la remercirez gentiment, lui dis-je en insistant. »

Elle comprit, et m'obéit, car aussitôt elle tendit la main à mademoiselle Sophie et lui dit d'un air assez gracieux : « Je vous suis bien reconnaissante de vos attentions ! »

Depuis ce moment, j'ai continué à soigner Blanche pendant les longues périodes de sa maladie, et j'acquiesce de plus en plus sa confiance et son amitié. Exclusive comme le sont souvent les personnes souffrantes, elle ne veut que moi, ne se trouve bien soignée que par mes mains, n'accepte de tisane que celle que je lui offre, et m'obéit mille fois mieux qu'au médecin ou à madame Delacroix. Je tâche de profiter de cet empire que j'ai sur son esprit pour la porter à la patience, à la douceur, et pour incliner vers la simplicité et la modestie son petit cœur gonflé d'amour-propre... elle m'écoute... quelquefois. La semence est jetée en terre, Dieu permettra-t-il qu'elle porte des fruits ?

Mars, 18...

Aujourd'hui, une parente de Blanche est venue la voir, et selon l'usage des bonnes tantes, des bonnes marraines, elle lui avait glissé un sac de bonbons, des bonbons aux liqueurs et à la vanille que les ordonnances du docteur proscrivaient sans pitié. Blanche fit preuve de soumission et de confiance, et me remit le sac en disant : « Gardez-le jusqu'à ma guérison ; » et se reprenant tout à coup, « ou bien, si vous voulez, mademoiselle, donnez-le à Sophie, de ma part. »

J'approuvai cette disposition, et Blanche encouragée me dit : « Ma tante ne m'a pas donné seulement ces bonbons, elle m'a remis un livre de la part de son fils, mon cousin Edmond, qui fait sa philosophie. Tenez, mademoiselle, voici ce livre... »

J'embrassai Blanche de bon cœur, et je vantai sa docilité au règlement, qui ne permet pas qu'une élève lise un ouvrage dont les maîtresses n'aient pas eu connaissance ; et le soir, à la récréation, je parcourus ce

livre. C'est *Corinne*, de madame de Staël. Je compris, aux premières pages feuilletées rapidement, que cette lecture ne convenait pas à Blanche; mais combien elle m'enivra! quelle âme dans ces pages! que de soleil dans ces descriptions de l'Italie! que d'esprit et d'éloquence! Jamais programme plus difficile ne fut mieux exécuté: Corinne est annoncée comme une femme de génie, et elle dépasse tout ce que le lecteur peut attendre. Ses improvisations sont admirables, ses conversations délicieuses, et sa bonté donne un charme touchant à l'éclat de son génie...

Mars, 18...

Ce livre est un événement dans ma vie: j'y pense sans cesse. Et c'est une femme qui l'a écrit! Une femme peut donc se faire un nom dans les lettres?... Quelle gloire et quel bonheur! Peupler le monde des créations de son âme, donner une vie immortelle à ses pensées et à ses conceptions; rendre durables comme l'airain les fantômes qui flottent dans notre imagination; passionner, par le drame conçu dans notre propre cœur, un public enivré, qui pleure, aime et tremble avec nous et par nous, oui, c'est de la gloire, gloire périlleuse peut-être, mais séduisante!... Ah! Julie, où tes pensées vont-elles s'égarer? Reviens à la réalité: le petit roitelet envie-t-il le vol hardi de l'aigle?

Mai, 18...

Je travaille beaucoup; en dehors des heures de classe, j'étudie, etc... l'avouerai-je? j'écris quelquefois. Il y a dans cet air de printemps quelque chose d'inspirateur; la lyre intérieure s'éveille avec le chant du rossignol. J'ai rimé des vers que j'ai intitulés: *Images du passé*; je les ai adressés à ma bonne mère, et elle m'a répondu quelques mots attendris qui valent mieux qu'un poème.

Juin, 18...

Blanche est tout à fait guérie, mais elle nous quitte pour aller aux eaux; je suis touchée de l'amitié qu'elle me témoigne, et j'espère que ces derniers mois, passés dans la souffrance et dans l'épreuve, lui auront fait du bien.

Juillet, 18...

Natalie aussi nous quitte bientôt; comme moi elle est destinée à l'instruction, et elle se dispose à subir ses examens. Je l'ai trouvée hier dans la classe, où elle était restée seule, assise devant une sphère et des livres épars à côté d'elle; elle paraissait fort absorbée, et elle dit à haute voix, sans m'avoir vue: « Jamais je n'en viendrai à bout! jamais! — Qu'avez-vous, Natalie? lui dis-je. — Je n'ai rien! répondit-elle selon la coutume des gens qui ont beaucoup, beaucoup d'humour. (Depuis qu'elle ne se sent plus soutenue par Blanche, elle est moins insolente, mais toujours hautaine et sèche.) — Mais encore? insistai-je. Vous étu-

diez pour vos examens, y a-t-il quelque chose qui vous embarrasse? — Et quand cela serait? — Eh bien! Natalie, je vous aiderais volontiers à aplanir la difficulté. — Vous? — Mais oui; n'est-ce pas mon devoir, d'ailleurs, de vous instruire? — Pas en dehors des heures de classe. — Toujours, Natalie: il ne faut pas régler, d'un esprit avare, les heures que l'on donne au devoir. Voyons, est-ce la sphère qui vous embarrasse? — Oui... je n'y comprends rien, absolument rien... »

Je m'assis à côté d'elle, et j'essayai de lui démontrer de mon mieux les détails de la sphère terrestre, l'axe et les pôles, l'équateur et le méridien; la différence entre la longitude et la latitude, entre le zénith et le nadir, etc., etc. Quoique l'esprit de Natalie soit pénétrant et vif, elle avait de la peine à comprendre, et je m'engageai à lui donner le lendemain une nouvelle leçon. J'y sacrifierai volontiers mes récréations, quoiqu'elles soient agréablement occupées pour moi par la lecture et l'étude des chefs-d'œuvre de notre langue, étude si nécessaire à qui veut écrire en vers ou en prose... mais je ne regretterai pas mes heures tranquilles si je puis être de quelque utilité à cette enfant, pauvre et dévouée au travail comme moi... Je haïrais mes rêveries littéraires si elles devaient entraver un seul bon sentiment...

Août, 18...

Natalie vient de subir, et avec un grand succès, son premier examen. Ramenée à la pension par sa mère, elle est accourue vers moi et s'est jetée à mon cou, en me disant avec l'expansion du bonheur: « Oh! combien je vous remercie de m'avoir aidée comme vous l'avez fait! Sans vous et vos bonnes leçons, je n'en serais jamais sortie... »

Et tout à coup, me regardant avec effusion, elle ajouta: « J'étais si injuste et si méchante autrefois... me pardonnez-vous? »

Je ne pus lui répondre qu'en l'embrassant.

Septembre, 18...

Voici les vacances tant désirées, je vais partir et retrouver ma mère; toute la maison est dans un désordre joyeux, et il y a dans mon cœur un écho qui répond à cette gaieté, à ces projets, à ces mots d'affection, à ces *au revoir* amicalement échangés. Je pars ce soir, demain je serai dans la petite maison si chère où m'attendent ma mère et ma sœur, car Léonide et son fils seront là. Quelle fête! Depuis une année je suis seule dans ce grand Paris, depuis une année je n'ai pas vu une figure aimée, et mon âme a soif d'amitié et de bonheur. Au revoir donc, maison sérieuse, où j'ai souffert, où j'ai pleuré, où j'ai commencé à comprendre le devoir... Ne me soyez pas trop amère quand je reviendrai vers vous...

M. F.

(La suite à un autre Numéro.)

ÉPISODE DE LA PRISE DU MANS

EN 1793.

I

PAR QUEL HASARD L'AUTEUR FIT CONNAISSANCE
AVEC LE BON MONSIEUR GERVAIS.

Nous étions sortis, le baron de Péralte et moi, pour faire une promenade dans la campagne, lorsque nous nous vîmes arrêtés au détour de la rue par une fruitière du voisinage.

« J'allais chez madame, me dit-elle, afin de la prier de me donner quelque chose pour de pauvres gens qui sont si malheureux que c'est à fendre le cœur, à ce que m'a conté mon cousin Félix, qui travaille au chemin de fer.

— Et que vous a donc conté votre cousin? lui dis-je.

— Ah! voici, me répondit-elle : il faut d'abord que madame sache que Félix est un brave garçon, incapable de dire un mensonge. Hier, comme il s'en retournait du chantier, à la tombée de la nuit, le voilà qui entend des cris plaintifs qui semblaient partir de dessous terre. Il regarde à droite et à gauche : il n'y avait personne tout le long du chemin; il cherche dans les fossés et derrière la haie : rien encore ; et cependant les gémissements continuaient de plus belle, on eût dit des sanglots. Le pauvre Félix ne savait plus que croire, l'idée de quelque sorcellerie lui vint dans l'esprit, et la peur le prenait déjà, lorsqu'il aperçut une petite maison que sa façade blanche faisait paraître encore, malgré l'obscurité. Il marche droit vers la maisonnette, et, quoique tremblant un brin, il frappe bravement à la porte. Personne ne lui crie : Qui est là? mais les lamentations allaient toujours leur train.

« Hélas! mon Dieu! qu'allons-nous devenir? disait une voix cassée comme celle des vieilles gens. Parle-moi, femme; que fais-tu donc? Hélas! mon Dieu! elle qui a la langue si bien pendue! il faut qu'elle soit morte pour ne pas me répondre. Ma femme, ma pauvre femme! »

Le cousin n'y tient plus; il enfonce la porte d'un coup de pied et entre dans la chambre; il y faisait noir comme chez le loup.

« Hé! le vieux, qu'avez-vous donc à geindre de la sorte? cria-t-il en entrant.

— Ah! qui que vous soyez, pour l'amour du bon Dieu, secourez ma pauvre femme!

— Et où est-elle, votre femme?

— A terre, près de mon lit. Il y a trente-six heures que nous n'avons mangé ni l'un ni l'autre; elle s'est plainte que le cœur lui manquait, puis je l'ai entendue tomber sur le carreau sans pouvoir la retenir, parce que je suis paralysique.

— Je n'y vois pas, dites-moi où est la chandelle.

» — Hélas! Seigneur! voilà plus de six mois que nous ne nous en sommes servis, il n'y en a pas dans la maison.

» — Je vais revenir, crie Félix en courant de toutes ses forces vers Pont-Lieu. Il achète une chandelle, du vinaigre et du pain, puis il s'en retourne au galop comme il était venu. Des qu'il eut de la lumière, il aperçut le bonhomme qui pleurait à chaudes larmes dans son lit, et la pauvre femme étendue à terre de tout son long. Il s'approcha d'elle, lui fit sentir le vinaigre qu'il avait apporté, et la voilà qui se met à bouger un brin tout de même.

» — Allons, dit Félix, consolez-vous, mon vieux, votre femme n'est pas morte, puisqu'elle remue; tout à l'heure vous allez la voir gaie comme un pinson.

Il prend de l'eau dans le pichet et la lui jette au visage. Pour le coup la pauvre femme reprend tout à fait connaissance et se met à grignoter le morceau de pain qu'il lui donna, bien fâché de n'avoir pas quelque chose de meilleur à lui mettre sous la dent. Le bon homme mangea aussi, ce qui lui fit grand bien. Bref, quand le cousin pensa qu'il était temps de s'en aller, il leur souhaila le bonsoir, et tous deux le remercièrent en lui disant qu'ils lui devaient la vie et qu'ils priaient le bon Dieu pour lui tous les jours, et toutes sortes de paroles qui lui faisaient plaisir et peine, car il aurait voulu pouvoir leur donner quelque chose pour le lendemain, mais le pauvre garçon ne gagne que trente sous par jour, et il a une femme malade et quatre enfants sur les bras. Le matin il est venu me conter l'histoire, j'ai porté aux deux vieux de quoi déjeuner, puis je me suis dit : Je m'en vais boursiller pour eux auprès des bonnes âmes du quartier, afin de leur faire une petite avance, car j'ai grand pitié des gens d'âge qui ne peuvent plus travailler. J'ai donc demandé chez les voisins : les uns m'ont donné deux sous, les autres quatre, si bien que me voilà déjà à la tête de six francs trente centimes qui leur feront grand bien.

« Vous êtes une brave femme et votre cousin un bon garçon, lui dis-je en essuyant mes yeux où perlaient quelques larmes, je vous remercie d'avoir pensé à moi pour grossir votre offrande.

— Voulez-vous venir visiter vous-même ce pauvre couple? me dit à demi-voix le baron après avoir déposé une pièce de quarante sous dans la tasse de faïence, qui était la bourse de quêteuse de la charitable fruitière.

— Je ne demande pas mieux, lui répondis-je.

Il se fit indiquer le chemin de la maisonnette habitée par les deux époux; nous nous mîmes en route aussitôt et nous arrivâmes au bout d'un quart d'heure à la porte du pauvre réduit que nous cherchions.

C'était une chambre basse et humide, aux murs

décépits, au sol inégal, pavée d'affreux carreaux d'une saleté révoltante, sans autres meubles qu'un vieux bahut, une table boiteuse, trois chaises à moitié dépouillées, et un mauvais lit, sur lequel était étendu le vieillard paralytique, dont la chevelure blanche s'échappait en mèches longues, mais rares, d'un bonnet de coton bleu; il avait une figure calme et résignée qui prévenait en sa faveur. Sa femme, presque aussi âgée que lui, grande et maigre paysanne, couverte de haillons, à la peau parcheminée et terreuse, était assise dans un coin, occupée à bourrer, avec je ne sais quelle pitance, une belle oie qu'elle avait sur les genoux.

Près du grabat du paralytique se tenait un autre vieillard, qu'à son linge fin, à ses habits simples mais propres, à sa canne à pomme d'argent, il était facile de reconnaître pour un visiteur charitable. Il se leva à notre aspect, serra la main du pauvre infirme et se retira lentement.

« On nous a dit que vous aviez été bien malade hier, dis-je à la bonne femme, qui s'était levée pour nous recevoir; comment cela va-t-il maintenant ? »

— Oh ! répondit-elle dans un espèce de patois traînant que j'avais de la peine à comprendre, sans un brave garçon que le bon Dieu nous a envoyé pour me secourir, je serais morte à l'heure qu'il est. »

Elle nous raconta alors, avec de longs détails, tout ce que nous savions déjà de son évanouissement et de la cruelle anxiété dans laquelle s'était trouvé son mari.

« Le pauvre cher homme, ajouta-t-elle en jetant sur lui un regard affectueux, voilà quatorze ans déjà qu'il ne peut remuer ni pied ni patte, et c'est ce qui nous a perdus. Avant cela, il gagnait de l'argent dans son commerce de bois, et moi, en engraisant des volailles; rien ne nous manquait alors et nous étions heureux comme des princes, mais il tomba malade, nous dépensâmes en médecins et en remèdes le plus clair de notre avoir et quand nous n'eûmes plus d'argent nous vendîmes notre petit bien, puis nos meubles, puis nos effets, jusqu'à nos habits de noce. Pour comble de malheur, l'épidémie s'est mise sur les animaux et je n'ai pu sauver cette année une seule de mes bêtes; alors nous avons jeûné, car il m'en coûtait d'aller demander l'aumône, c'est si dur quand on n'y a pas été habitué dès le jeune âge ! »

Le mari gardait le silence, mais de grosses larmes sillonnaient ses joues ridées.

« Mon brave homme, lui dit le baron, il y a sans doute au Mans quelque asile pour les vieillards infirmes, vous n'y manquerez de rien et vous y seriez beaucoup mieux soigné que chez vous. »

— Oh ! monsieur, j'en veux pas quitter ma femme, répondit le paralytique, voilà quarante-cinq ans que nous vivons en bonne amitié; et, s'il plait au Seigneur, elle me fermera les yeux. J'aime mieux *pâtir* ici que d'être bien sans elle.

— Ni pour or ni pour argent je ne consentirai jamais à ce qu'on mette mon homme dans un hospice, disait presque en même temps la pauvre femme; je mendierai mon pain, s'il le faut; mais, tant que j'en aurai une bouchée, je la partagerai avec lui. Si nous mourons de faim tous les deux, au moins nous mourons ensemble.

— Non, Dieu ne permettra point que vous mouriez

de faim, m'écriai-je extrêmement touchée de leur tendresse conjugale. »

Le baron, qui est la bonté même, se montra fort généreux envers ce pauvre couple. Le mari remercia brièvement, mais d'un ton pénétré; la femme, au contraire, se répandit en longs discours entremêlés d'exclamations louangeuses.

« Quand vous êtes entrés tout à l'heure, il m'a semblé voir des anges du bon Dieu; voilà comme on relève les gens. Déjà tout à l'heure le bon M. Gervais m'a apporté cette oie que voilà et il m'a promis de m'amener demain un petit de sa *bique*; avec l'argent que monsieur vient de me donner, j'aurai largement de quoi acheter deux jolis *gorains* à la foire prochaine. Si Dieu veut, la maladie ne sera pas toujours sur ces *bestiales*, et, mes bêtes vepant à bien, j'en tirerai bon profit, et en tirant bon profit de mes *gorains*, de ma *bique* et de mes couvées, j'achèterai d'autres animaux que j'engraisserai comme les premiers, ce qui nous rendra un peu de bon temps, car j'ai du courage et le travail ne me rebute point. »

Nous nous éloignâmes fortement émus de cette joie bruyante, de ces projets d'avenir, dont l'accomplissement nous paraissait si douteux.

« Pauvre espèce humaine ! comme l'illusion la berce sans cesse ! dis-je à mon ami. La Fontaine avait bien raison :

Quel esprit ne bat la campagne,
Qui ne fait châteaux en Espagne ?

Cette femme en haillons, qui semble avoir déjà un pied dans la fosse, tant elle est vieille et usée, s'abuse sans doute comme la jeune et pimpante laitière de la fable, comme le conquérant insatiable qui rêve encore de nouvelles conquêtes. Chacun de nous se plaît à créer des fantômes qui revêtent une apparence de vie et qu'un souffle fait évanouir.

— Sans doute, madame, chacun *songe en veillant*, autant les vieux que les jeunes, *autant les sages que les fous*, et, comme le bonhomme, j'ajouterais volontiers qu'il n'est rien de plus doux; notre âme, créée pour le bonheur et ne le trouvant jamais complet dans ce monde, compte toujours sur l'avenir; et l'espérance, cette fille du ciel, semblable aux abeilles qui déposèrent des rayons de miel dans la gueule du lion de Thamnata, répand ses douceurs jusque dans les âmes les plus désolées. Mais, puisque nous voici à Pont-Lieu, ne seriez-vous pas bien aise d'en visiter l'église ? »

Je répondis affirmativement; nous traversâmes dans toute sa longueur ce joli bourg, qui était autrefois joint au Mans par une double allée de peupliers et qui en est maintenant séparé par le chemin de fer, et à peine arrivés sur la place, nous aperçûmes le même vieillard que nous avions rencontré chez le pauvre ménage; il se reposait sur un banc de pierre, le menton appuyé sur la pomme de sa canne. Nous le saluâmes en passant et il nous ôta son chapeau avec politesse; mais comme il venait de le replacer sur sa tête chenue, un coup de vent agita le feuillage des arbres et enleva le chapeau, qui roula devant nous en bondissant comme une balle élastique. M. Gervais se leva aussi vivement qu'il le put pour ressaisir son chapeau, mais avant qu'il eût franchi le quart de la distance qui l'en séparait, celui-ci était emporté dans une direction contraire. Nous nous mîmes à courir de

toutes nos forces, le baron et moi, et je fus assez heureuse pour atteindre le fuyard, que je rapportai triomphante à son propriétaire.

« Merci, madame, me dit-il en me souriant avec bienveillance, sans vous je courais grand risque d'attraper un rhume de cerveau; mais vous voilà vous-même bien essoufflée. Si vous vouliez me faire l'honneur de venir vous reposer dans ma maison, qui n'est qu'à deux pas, j'aurais au moins la satisfaction de vous offrir quelques fleurs.

— Vous êtes bien aimable, monsieur, mais nous sommes venus ici pour visiter cette église.

— Pour moi, dit-il, j'aimais mieux l'ancienne, qui avait été vendue pendant la révolution, mais que l'on rendit plus tard à la commune. Malheureusement, elle était devenue trop petite pour les besoins de la paroisse, car la population s'est beaucoup augmentée depuis cinquante ans; cependant celle-ci a bien encore son mérite. »

Et en disant ces mots, il entraînait avec nous dans le saint lieu.

II

COMMENT M. GERVAIS FUT AMENÉ À RACONTER SON HISTOIRE.

Lorsque nous sortîmes de l'église, M. Gervais renouvela ses instances pour nous mener chez lui, et comme j'éprouvais quelque peine à refuser ses politesses, je vis venir vers nous une vieille dame toute rondelette, qui n'avait pas plus de quatre pieds de haut, et dont le costume, d'une extrême simplicité, annonçait un dédain absolu des exigences de la mode. Dès que M. Gervais eut aperçu la petite vieille, ses yeux s'animent d'une expression indéfinissable, il fit trois pas en avant, et la salua aussi profondément et avec le même respect que si elle eût été reine de France, puis il la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle fût entrée dans l'église.

« Oserais-je vous demander le nom de cette personne, que j'ai déjà rencontrée plusieurs fois? lui dis-je, un peu intriguée de ces témoignages extraordinaires de déférence, reçus, du reste, avec l'indifférence la plus complète.

— Je la connais peu, n'ayant jamais eu l'occasion de lui adresser la parole, mais elle m'a sauvé la vie, et, quoiqu'il y ait soixante ans de cela, je ne la vois jamais sans émotion.

— Et comment cette petite dame a-t-elle pu vous sauver la vie, monsieur?

— Oh! ceci est une histoire un peu longue, me répondit-il en souriant; mais si vous voulez bien venir vous reposer dans ma maisonnette et visiter mon petit jardin, je vous la conterai d'un bout à l'autre.

— Bien volontiers, lui dis-je. »

Il prit un air tout joyeux.

« Vous n'aurez pas loin à aller, madame, c'est là-bas, sous ce massif d'arbres. »

Nous arrivâmes bientôt, en effet, devant une charmante petite maison à trois fenêtres, ombragée de saules aux longs rameaux. Dans le jardin, de grands massifs de reines-marguerites, des fuchsias élégants, des chrysanthèmes variés, de superbes dahlias étalaient de toute part leurs brillantes couleurs, et les

dernières roses de l'année embaumaient l'air de leur parfum.

M. Gervais nous introduisit dans un salon fort propre, ordonna à sa gouvernante d'apporter une bouteille de cidre doux, fourragea toutes ses fleurs pour choisir les plus belles et m'en former un bouquet; puis, comme je lui rappelais sa promesse de nous apprendre comment la petite dame que nous avions rencontrée à la porte de l'église lui avait autrefois sauvé la vie, il s'inclina en disant :

« Fournir à un vieillard l'occasion de parler de sa jeunesse, c'est lui procurer un des plus grands plaisirs qu'il puisse encore goûter dans ce monde; c'est si bon d'être jeune! le corps est alors si souple et si dispos, le sang circule si librement dans les veines, l'imagination est si féconde, le cœur si confiant et si chaleureux!... Puis, comme dans ce bel âge l'on jouit des moindres plaisirs! Comme on s'amuse aisément! comme on est bien reçu dans le monde! La jeunesse est un talisman qui dispose les autres hommes à la bienveillance à notre égard, c'est un trésor inestimable que malheureusement il ne dépend pas de nous de conserver, et dont on ne connaît tout le prix que lorsqu'il commence à nous échapper sans retour. Dans ma première enfance mon cœur ne s'ouvrait, pour ainsi dire, qu'à la joie; à dix-huit ans, déjà il m'est arrivé quelquefois de me croire le plus malheureux des hommes; mais il se trouve que le souvenir de ces peines éphémères est pour moi plein de charmes, et je donnerais volontiers la petite aïeune que je possède pour être encore malheureux comme à ce bel âge. Après cela, tout le monde ne sent point de la même manière, tout le monde n'a pas été élevé aussi doucement que je le fus moi-même, car peu de gens ont eu moins à se plaindre du sort que moi, quoique j'aie traversé une terrible époque et que j'aie été témoin d'événements affreux, dont Dieu veuille préserver à jamais les générations à venir!

» Je suis né au Mans, d'une bonne famille bourgeoise, l'un des douze en possession du droit de Mésaige qui se transmettait en ligne directe ou collatérale et qui nous faisait participer à une foule d'honneurs et de privilèges. Mon père était mort trois mois avant ma naissance, et ma mère, dont j'étais l'unique enfant, reportant sur moi toute sa tendresse, m'éleva avec tout l'amour dont le cœur d'une femme est capable. A l'âge de douze ans je n'en avais pas encore été séparé une heure de suite; elle m'avait appris elle-même à lire, à écrire et à compter, pourvoyant à tous mes besoins, m'évitant toutes les peines; c'était bien l'ange de Dieu envoyé vers moi pour m'ôter les pierres du chemin, selon la parole de l'Écriture. Il me fallut cependant la quitter pour travailler sérieusement à mon éducation; mais je trouvai dans les pères de l'Oratoire, auxquels je fus alors confié, des maîtres aussi vertueux que savants, dont la bienveillance adoucit les regrets d'une séparation devenue nécessaire.

» Comme je ne veux point abuser de votre complaisance, madame, je vous fais grâce de mille petites circonstances de ma vie qui ne peuvent avoir d'intérêt que pour moi seul, afin d'arriver plus vite à celle dont vous avez daigné me demander les détails.

» J'étais encore bien enfant lorsque la convocation

des états généraux mit en fermentation toutes les jeunes têtes du pays; les grands mots de liberté et d'égalité ne tardèrent pas résonner à mes oreilles comme une musique qui les flattait agréablement. Et, pourquoi ne l'avouerais-je point, maintenant que l'âge et l'expérience ont mûri mes idées et modifié mes opinions? Il me sembla doux, à moi petit bourgeois de naissance, de devenir l'égal d'un prince ou d'un duc, et je n'aurais même pas été fâché, je crois, de pouvoir, toujours au nom de l'égalité, prendre hardiment le pas sur tous les gentilshommes de ma province. Je me mis donc, dès ma sortie du collège, à fréquenter les clubs et à applaudir, comme tant d'autres, à la marche des événements politiques, que ma bonne mère, plus sage et plus clairvoyante, n'envoyait qu'avec terreur.

« — Jean, pour l'amour du ciel, ne te mêle point de cette œuvre d'iniquité! me disait-elle souvent, fuis ces réunions où un petit nombre de mauvais sujets, sans foi ni loi, pervertissent une foule d'écervelés qui ne savent pas ce qu'ils font. Tout cela finira mal, c'est moi qui te le dis : si l'on blesse un homme à la tête, tout son corps s'en ressent, de même en s'attaquant au roi on désorganiserait bientôt la société tout entière. Aujourd'hui c'est le tour des nobles et des grands à souffrir et à gémir, demain ce sera le nôtre. » Hélas! les terribles catastrophes qui se succédèrent si rapidement ne vinrent que trop justifier ces tristes prévisions.

La médiocrité de notre fortune et de notre naissance et la vie humble et cachée que ma mère avait toujours menée depuis son veuvage nous sauvèrent tous deux; d'ailleurs, je passais pour républicain, et je l'étais en effet. Nous traversâmes ainsi, gémissant sur le malheur de nos compatriotes, mais exempts nous-mêmes de grandes calamités, les jours les plus mauvais de cette époque désastreuse, lorsque, le 9 décembre 1793, le bruit se répandit que les brigands, c'est ainsi que l'on appelait les Vendéens, ayant mis en pleine déroute le petit corps de soldats républicains envoyé par le général Chabot pour arrêter leur marche, s'avançaient à grands pas vers la ville.

« Ce fut alors au Mans une panique générale; beaucoup d'hommes, et des plus exaltés dans leurs opinions, s'enfuirent honteusement, emportant avec eux leur argent et leurs bijoux. Le représentant du peuple, Garnier de Saintes, et le général Chabot firent à la hâte une redoute, avec quatre pièces de canon, sur la route de la Flèche; une autre au pont du bourg de Pont-Lieu, défendue par des chevaux de frise et par l'artillerie de la ville; et une troisième sur la levée de la Mission. On coupa deux arches du vieux pont pour n'avoir pas à le défendre; on posta au Gué-de-Maulny environ vingt-cinq hussards et des réquisitionnaires du district de la Ferté avec deux pièces de canon placées sur la plate-forme de l'ancien château royal, et l'on abattit des arbres à l'Épau pour y établir des fortifications, défendues par une garde de vétérans.

« A peine tous ces préparatifs étaient-ils terminés que les Vendéens enlevaient presque sans coup férir le poste avancé sur la route de la Flèche, et nous les vîmes accourir au pas de charge sur le poste principal de Pont-Lieu, dont je faisais partie avec la garde nationale, poursuivant, l'épée dans les reins, les défenseurs de la première redoute. C'était un douloureux

spectacle que celui de ces malheureux jeunes gens de la réquisition, voyant le feu pour la première fois, accueillis à coups de sabre par les cavaliers républicains qui voulaient les forcer à tenir ferme, et se précipitant de désespoir dans la rivière, froide et gonflée par la pluie, plutôt que de faire face à l'ennemi.

« Cependant le commandant Desmares tire à mitraille sur les Vendéens; mais leur feu supérieur fait bientôt taire le nôtre, et surmontant tous les obstacles, ils tombent sur nous comme une avalanche furieuse. Alors ces mêmes hussards qui s'étaient montrés si durs envers les jeunes gens de la réquisition sont les premiers à prendre la fuite. Les fantasmes, se voyant abandonnés, jettent armes et bagages; les uns se sauvent vers la ville, les autres se dispersent dans la campagne, et la déroute devient générale. Pour moi, qui venais de recevoir une balle dans la cuisse, je ne pus que me traîner avec peine à quelques pas de distance, et là, caché dans les broussailles, j'assistai en frémissant de rage à cette honteuse défaite de mon parti. — Je vis leur armée entière défilier sur le pont; il y avait deux ou trois mille hommes de cavalerie et environ dix mille fantassins, armés de fusils et de sabres, vêtus de vestes ou de blouses, ayant presque tous une écarde blanche à leur chapeau. Les officiers n'étaient guère mieux habillés que les soldats, mais il était facile de les reconnaître à l'écharpe blanche qui leur ceignait le corps; quelques-uns portaient de blancs panaches et des fleurs de lis brodées en or sur leur coiffure. Venait ensuite une foule innombrable de paysans en guenilles, de vieillards, de femmes et d'enfants, quelques-uns à cheval ou en voiture, le plus grand nombre à pied, barbotant dans la boue; des pièces de canon, des charrettes chargées de blé, de munitions de guerre, d'ustensiles de toutes sortes; c'était un spectacle tel que j'en n'ai jamais vu de semblable.

« Ils mirent plus de trois heures à défilier sur le pont; pendant ce temps, de peur d'être découvert, je n'osais ni bouger ni me plaindre, quoique ma blessure me fit beaucoup souffrir et que la pluie qui continuait à tomber me glaçât tout le corps. Peu à peu mes forces s'épuisèrent, je perdis connaissance, et, quand je revins à moi, je me trouvai couché sur de la paille dans une salle du couvent des Ursulines, entouré d'un grand nombre de mes compatriotes qui demeuraient, pour la plupart, mornes et silencieux, tandis que quelques jeunes gens, au contraire, affectant une indifférence que démentait la pâleur de leur visage, fredonnaient des chansons républicaines ou tenaient des discours de matamores.

« — Où sommes-nous et que faisons-nous ici? dis-je à mon plus proche voisin, que je venais de reconnaître pour un marchand de la ville.

« — Ma foi, *petiot*, nous sommes dans de mauvais draps, c'est tout ce que je puis te dire, me répondit-il.

« — Je suis blessé et j'ai besoin d'un chirurgien, repris-je.

« Il leva les épaules, et me regardant avec un air de tristesse narquoise :

« — Ce n'est guère la peine, *petiot*, les brigands sont maîtres de la ville et nous sommes leurs prisonniers; dans deux ou trois heures au plus tard notre affaire sera faite.

» — Que veux-tu dire, citoyen? m'écriai-je fort ému.

» Il fit le geste de me coucher en joue; je ne compris que trop bien cette affreuse pantomime. Il me sembla que tout mon sang se glaçait dans mes veines. Quoique bien jeune encore et assez pacifique de mon naturel, j'avais pris les armes de bon cœur pour la défense de mon pays, et la crainte d'être tué dans le combat ne m'avait pas trop préoccupé; mais je dois l'avouer, madame, je ne veux pas me faire plus brave que je ne le suis, l'idée d'être fusillé me remplissait de frayeur. Le marchand s'aperçut de mon trouble.

» — Allons, pas de faiblesse, petiot, me dit-il d'une voix altérée, sachons mourir en vrais républicains; c'est peu agréable, j'en conviens, surtout quand on était comme moi sur le chemin des honneurs (il venait d'être nommé lieutenant dans la garde nationale); mais enfin montrons-nous les dignes descendants des Brutus et des Scévolas.

» Le brave homme ne savait pas trop lui-même ce qu'il voulait dire par cette phrase pompeuse, mais je n'avais alors nulle envie de lui en demander l'explication.

» — Oui, oui, pas de faiblesse, lui répondis-je en cachant mon visage dans mes mains pour lui dérober les larmes que je ne pouvais plus retenir.

» Je regrettais la vie, qui me paraissait une si douce chose; je pensais au désespoir de ma pauvre mère lorsqu'elle apprendrait ma triste fin, puis mes sentiments religieux, depuis quelque temps endormis dans mon cœur, s'y réveillaient avec force; je me demandais si j'étais en état de paraître devant Dieu. Ce fut un affreux quart d'heure, je vous assure, et il faut y avoir passé pour en comprendre les angoisses. La nuit cependant ne tarda pas à nous envelopper de ses ombres, et, en dépit de mon chagrin, l'excès de la fatigue me procura quelques heures d'assoupissement; mais, dès le lendemain matin, un bruit de voix et de pas retentit dans les corridors et nous crûmes que l'on venait nous chercher pour nous conduire au supplice. Alors ceux qui se piquaient de stoïcisme redoublèrent de forlanterie et se mirent à entonner la *Marseillaise*. Pour moi, je fis mon acte de contrition et je priai le bon Dieu d'avoir pitié de ma pauvre mère et de la consoler quand je ne serais plus.

» Cependant le bruit de voix continuait près de nous, mais personne n'entrait encore dans notre réduit; j'étais couché près d'une cloison, et j'entendais distinctement des voix fortes et sonores qui semblaient discuter dans l'ancien réfectoire des Ursulines. Je m'approchai davantage pour essayer de distinguer les paroles, et j'aperçus alors, au-dessus de ma tête, un châssis de bois fermant un *juda* pratiqué dans la cloison; je me levai et je le poussai avec précaution, de manière à le faire glisser un peu dans ses rainures; alors, l'œil collé sur la fente, je vis cinq ou six officiers vendéens assis autour d'une table et paraissant délibérer entre eux sur une affaire importante; je crus même comprendre qu'il s'agissait de notre sort, et, malgré les vives souffrances que je ressentais en me tenant debout, je regardais et j'écoutais en redoublant d'attention, lorsque la porte du réfectoire s'ouvrit et une dame, jeune encore, se précipita dans la salle, suivie de trois demoiselles dont l'aînée ne pa-

raissait pas avoir plus de quinze à seize ans. A leur aspect inattendu, les brigands se levèrent avec courtoisie, et l'un d'eux allant à leur rencontre :

» — Notre aimable hôtesse! s'écria-t-il avec surprise.

» — Moi-même, dit la dame évidemment intimidée.

» — A cette heure et dans un pareil lieu! reprit celui qui avait le premier pris la parole, nous étions loin de nous attendre à l'honneur d'une pareille visite.

» — Ce lieu ne m'est que trop connu, monsieur, reprit la visiteuse avec un sourire triste et en refusant le siège qu'on s'empresait de lui offrir, car hier matin encore, mes filles et moi, nous y étions prisonnières avec plusieurs autres dames royalistes, et ce n'est qu'au moment où notre brave armée s'est rendue maîtresse de la ville que les membres du comité de surveillance, après s'être demandé en notre présence s'il ne serait pas à propos de se défaire de nous, ont fini par nous conduire sur la place des Jacobins, où ils nous ont laissées libres.

» — Le bonheur de vous avoir rendu la liberté suffirait seul pour nous faire chérir notre victoire, dit un des brigands; mais peut-être, madame, avez-vous quelque objet précieux dans ce triste séjour? Veuillez nous dire ce que vous désirez, nous sommes trop reconnaissants du bon accueil que nous avons reçu chez vous pour ne pas nous estimer très-heureux de vous rendre service.

» — Ah! messieurs, la grâce que je viens implorer en ce moment est celle d'un grand nombre de mes compatriotes prisonniers dans ces murs; on vient de nous dire qu'on allait les fusiller, et nous accourons pour vous crier merci. Ne souillez pas votre victoire du sang de ces malheureux; la plupart sont des enfants encore, auxquels la crainte seule du comité révolutionnaire a mis les armes à la main; grâce pour eux, messieurs, nous vous le demandons à genoux!

» Et la digne femme s'y était jetée en effet, et ses trois filles avaient imité son exemple.

» — Madame, dit un des officiers en s'efforçant de la relever, pensez-vous que si, au lieu d'avoir vaincu les républicains, nous étions maintenant leurs prisonniers, notre tête tiendrait longtemps sur nos épaules?

» — Hélas! non, monsieur, je ne suis que trop persuadée du contraire; mais vous, vous êtes les défenseurs d'une noble cause, les enfants d'un Dieu qui mourut sur la croix en pardonnant à ses bourreaux.

» — Ce que vous nous demandez pourrait avoir pour nous et pour vous des conséquences funestes, madame, reprit le Vendéen.

» — Grâce! grâce! au nom de Jésus-Christ! dirent en pleurant la mère et les filles.

» Et la plus jeune d'entre elles, âgée de douze ans à peine, et qui était si fraîche et si jolie qu'on l'avait surnommée *bouton de rose*, tendait ses petites mains vers les royalistes en répétant de sa voix argentine :

» — Grâce, grâce, messieurs, au nom de Jésus-Christ!

» Cette charmante enfant, dont la prière naïve devait attendrir le cœur des chefs vendéens, cette jeune fille qui, à peine sortie de prison, demandait, à l'exemple de sa noble mère, la grâce de ceux qu'elle devait croire ses ennemis, ne l'avez-vous point deviné, madame? c'était cette petite vieille que nous avons rencontrée tout à l'heure. Soixante années ont alourdi sa dé-

marche et altéré la fraîcheur de son teint; ce n'est plus le joli bouton de rose dont sa digne mère était fière jadis, mais elle est toujours jeune et gracieuse à mes yeux, car la scène dont je vous parle est encore si présente à ma mémoire, que je ne rencontre jamais mademoiselle Rose Du Rancher sans me la représenter aux genoux des officiers vendéens dans tout l'éclat de la jeunesse, dans tout l'enthousiasme d'une belle action. »

— Les Vendéens consentirent donc à vous laisser la vie sauve ? demandai-je à M. Gervais.

« — Ils firent plus, ils nous donnèrent la liberté, madame, et comme ma blessure me rendait incapable de marcher, je fus transporté à Pont-Lieu, dans la maison de M. Vétillart, que ce généreux citoyen avait transformée en hôpital, et où l'on secourait avec la même charité royalistes et républicains; puis, à peine y étais-je arrivé, que je vis accourir ma bonne mère en proie à la plus vive inquiétude. Nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre en pleurant de bonheur, et le souvenir de cette joie ineffable est un des plus doux de ma vie. »

Le vieillard se tut à ces mots, toussant à plusieurs reprises, comme fatigué par ce long récit, de sorte que, malgré le vif désir que j'éprouvais d'apprendre de lui quelque nouvel épisode de ce drame terrible de la victoire et de la déroute des Vendéens au Mans, dont il avait été témoin oculaire, je n'osai point l'engager dans de nouveaux discours; mais après un instant de repos, il avala un verre de cidre, prit une prise de tabac dans sa tabatière d'or, et continua de la sorte :

« Après les premiers transports de joie que nous causa cette réunion, ma bonne mère n'eut rien de plus pressé que de me ramener chez nous; ce n'était pas chose facile, car, quoique pansé de ma blessure, je pouvais à peine me tenir debout, et l'on ne trouvait ni chevaux ni voiture. Enfin, deux hommes de bonne volonté me soutinrent sous les aisselles et m'aiderent à gagner la rue de la Vieille-Porte que nous habitions. A peine étais-je sur le seuil de ma demeure, qu'une voix argentine cria du haut de l'escalier :

» — Eh bien, madame, l'avez-vous enfin trouvé ?

» — Oui, c'est lui, répondit ma mère, c'est mon pauvre cher enfant; il est blessé, mais il est en vie, grâces soient rendues au Seigneur !

» Presque au même instant, la personne qui venait de parler parut dans le corridor. C'était une femme d'une vingtaine d'années à peine, mais quelle femme ! J'en avais vu de fort belles dans notre ville, car les jolies personnes n'y étaient pas plus rares qu'aujourd'hui, mais jamais rien de si charmant ne s'était offert à mes regards. Elle avait des cheveux blonds comme l'or et fins comme la soie, tombant en grosses boucles autour d'un cou plus blanc que la neige; sa peau fine et transparente, légèrement rosée sur les deux joues, laissait presque apercevoir la circulation du sang dans les veines; ses yeux, d'une douceur sans pareille, étaient de la couleur du ciel, elle avait une taille de nymphe avec un visage de bonne vierge; et l'art n'aurait pour rien dans ses traits, car toute sa toilette consistait en une vieille robe noire fort usée, et en un mouchoir de soie modestement croisé sur sa poitrine. Je demeurai tout ébahi en l'apercevant, n'osant ni lui parler, ni lui de-

mander qui elle était. On me mit au lit, on me fit prendre un bouillon et je ne tardai pas à m'assoupir, car j'étais exténué de fatigue... Tout en dormant, je rêvais à l'étrangère, si bien que lorsque je me réveillai quelques heures plus tard, et comme j'avais encore les yeux fermés, j'en vins à me figurer ne l'avoir jamais vue qu'en songe.

» Ma chambre était attenante à celle de ma mère, la porte de communication était restée entr'ouverte, et de mon lit je pouvais voir tout ce qui se passait auprès de la cheminée, où brillait un bon feu; jugez de mon étonnement lorsqu'en ouvrant les yeux j'aperçus l'inconnue assise à côté de ma mère, tenant sur ses genoux un bel enfant enveloppé dans des langes; les deux femmes causaient entre elles à voix basse pour ne pas me réveiller, sans doute. Je les contemplai quelque temps en silence, puis je toussai pour les avertir. Ma mère accourut aussitôt vers moi, l'étrangère se leva aussi, prit l'enfant dans ses bras et disparut de la chambre.

» — Quelle est cette dame ? demandai-je alors avec empressement.

» — Une *brigande* qu'on nous a donnée à loger, ainsi que son mari.

» Ma mère remarqua le mouvement de surprise que je ne pus retenir, et, se méprenant sur la cause qui le produisait, elle ajouta aussitôt :

» — Sois tranquille, mon enfant, nous n'avons rien à craindre d'eux, bien au contraire, ce sont les plus excellentes gens qu'il soit possible de voir. Le mari est un joli garçon de ta taille et presque de ton âge, je ne crois pas qu'il ait plus de vingt-deux à vingt-cinq ans.

» — Parlez-moi d'elle, lui dis-je.

» — Elle, c'est la meilleure créature du monde; bonne, douce, compatissante, un ange véritable ! Il fallait la voir essayant de me consoler et pleurant avec moi, lorsque je me désolais de ne pas avoir de tes nouvelles; une proche parente n'aurait pas pris plus de part à mon chagrin; puis elle est toujours si aimable malgré sa tristesse, car la pauvre petite dame ne manque pas de sujets d'inquiétude. Mais ne parlons plus de rien, le médecin a dit que le repos t'était indispensable.

» Je me rendormis de nouveau d'un sommeil plus calme, cette fois, et il était déjà grand jour quand je me réveillai le lendemain. Je demandai aussitôt à boire, car je me sentais fort altéré; une femme entra dans ma chambre portant à la main une tasse pleine de tisane.

» — Quoi ! vous, madame ? m'écriai-je tout confus en reconnaissant l'étrangère.

» Elle posa un doigt sur sa jolie bouche, et, souriant avec tristesse :

» — Votre mère a été obligée de sortir pour je ne sais quelle formalité, me dit-elle, et comme je n'ai que trop l'habitude de soigner les blessés, je lui ai offert de la remplacer près de vous pendant son absence; buvez et tenez-vous tranquille, j'espère que vous serez bientôt rétabli.

» Je n'osai pas même la remercier de ses soins, une sotte timidité me tenait à la gorge, et ne trouvant rien de mieux à faire, je m'enfonçai dans mes coussins comme accablé par le mal. Elle alla se rasseoir dans la chambre voisine, près du berceau de son enfant, et je la vis bientôt tirer un chapelet de sa

poche et en faire courir les grains entre ses doigts effilés.

» Un quart d'heure plus tard ma mère rentra, elle était pâle et paraissait très-émue. La jeune dame lui demanda la cause de son agitation ; ma mère lui dit quelques mots à l'oreille, ce fut alors au tour de l'étrangère à se troubler et à pâlir.

» — Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de nous ! s'écria-t-elle tout haut, en levant au ciel ses yeux pleins de larmes.

» Ma mère lui prit la main comme pour la rassurer ou lui faire des offres de services, puis elles causèrent quelque temps ensemble, mais si bas que je ne pus rien entendre. Tout à coup ce cri formidable : « Aux armes ! aux armes ! » retentit dans la rue ; un homme muni d'une épée et portant des pistolets à sa ceinture pénétra précipitamment dans la chambre, serra la dame sur son cœur, baisa l'enfant endormi, et, après quelques mots échangés à voix basse, sortit en courant.

» — Pour l'amour du ciel, qu'arrive-t-il encore ? m'écriai-je.

» La jeune femme tout en larmes prit son enfant dans ses bras et se retira dans son appartement ; quant à ma mère, elle accourut vers moi avec sa sollicitude accoutumée, et s'asseyant à côté de mon lit :

» — On vient d'apercevoir sur les hauteurs de Pont-lieu, me dit-elle, une armée républicaine qui s'avance vers le Mans, les brigands courent aux armes, Dieu seul sait quels nouveaux malheurs nous menacent ! Quant à toi, mon enfant, se hata-t-elle d'ajouter, la seule chose que tu aies à faire, c'est de te tenir tranquille ; ta blessure reçue dans les rangs des patriotes doit nous mettre à l'abri de leur fureur, et pour ce qui est des brigands, nous n'avons rien à craindre d'eux. D'ailleurs, j'use de prudence, j'ai toujours deux drapeaux tout prêts dans cette armoire, l'un blanc, l'autre tricolore, pour les arborer suivant l'occasion.

» Cette manière d'agir, qui vous répugnerait peut-être, était cependant pardonnaable en un pareil temps, et tous les Manceaux faisaient de même.

» Bientôt le bruit de la fusillade arriva jusqu'à nous ; alors je n'y pus plus tenir, et, malgré ma blessure, malgré les larmes et les prières de ma mère, je m'habillai et je sortis pour apprendre des nouvelles et savoir au moins ce qui se passait au dehors.

» Le plus grand tumulte régnait dans la ville : des femmes, des enfants, des vieillards désolés se croisaient dans tous les sens ; les rues étaient pleines d'hommes en sabots, qui, le fusil d'une main et le chapeclet de l'autre, se rendaient au combat ; quelques-uns aussi demeuraient ivres-morts sur le seuil des maisons, et c'était en vain que leurs officiers les secouaient pour les réveiller. Je me trainai comme je pus chez un de mes camarades qui demeurerait au delà de Pont-Lieu ; je montai dans le grenier, et, grâce à la longue vue qu'il me prêta, je pus, d'une étroite lucarne, distinguer tout ce qui se passa dans la campagne, et je me le rappelle comme si c'était d'hier.

» Il n'y eut d'abord que de simples escarmouches d'avant-garde, mais vers une heure de l'après-midi, le combat s'engagea très-sérieusement de part et d'autre, les brigands se précipitèrent avec leur ardeur accoutumée contre l'armée de Westermann et la mirent

en déroute ; alors les paysans jetèrent leurs sabots et coururent pieds nus à la poursuite des fuyards, laissant imprudemment après eux toutes leurs pièces d'artillerie.

» En voyant les Mayençais s'enfuir, et les royalistes crier victoire, je crus que c'en était fait de l'armée républicaine, dont j'ignorais le nombre et les dispositions ; je fus donc fort étonné de voir quelque temps après les Vendéens se sauver en désordre vers la ville plus vite encore qu'ils ne l'avaient quittée, car je n'appris que plus tard la cause de leur défaite. Tandis qu'ils poursuivaient témérairement hors de la portée de leurs canons l'avant-garde de Westermann, ils avaient rencontré à Arnage une nouvelle colonne républicaine qui, les trouvant éparpillés sur le chemin, était tombée sur eux à l'improviste, et les plus avancés ayant battu en retraite, effrayèrent ainsi tous les autres et déterminèrent la déroute. En vain leurs officiers et le brave Henri de La Rochejaquelein, leur commandant en chef, firent-ils tous leurs efforts pour ramener ces pauvres gens au combat, ordres, prières, menaces, tout fut inutile ; quelques-uns d'entre eux essayèrent bien de défendre le pont de Pont-Lieu, mais la batterie qu'y s'y trouvait placée n'arrêta pas longtemps les Mayençais, et ce ne fut qu'à l'entrée de la ville que, ralliés enfin par leurs chefs, ils parvinrent à faire reculer les républicains et se battirent avec acharnement jusqu'à une heure fort avancée.

» Je ne vous raconterai point, madame, les inexprimables angoisses de cette horrible nuit, les cris de rage et de désespoir, le sang ruisselant de toutes parts, les plaintes des blessés, la frayeur des habitants, augmentée sans cesse par le bruit lugubre du canon, qui continua à retentir par intervalles, même quand l'obscurité profonde et l'excès de la fatigue eurent forcé les combattants de suspendre l'action. Les troupes de Westermann, parvenues vers les sept heures du matin sur la place des Halles à travers des rues encombrées de cadavres, achevèrent de chasser les Vendéens, dont l'héroïque chef, Henri de La Rochejaquelein, put encore protéger la retraite au moyen d'une batterie de quatorze canons qu'il fit placer dans les bois de Panneterre.

» La douleur que me causait ma blessure, fortement augmentée par la marche, m'avait contraint à passer la nuit dans ce même grenier que j'avais pris pour observatoire ; je fus obligé, pour regagner ma demeure, de traverser, exposé aux plus grands périls, cette ville inondée de sang et livrée au pillage, et j'arrivai chez moi la tête perdue, pâle, les yeux hagards, saisi d'horreur et d'effroi. Ma mère, en proie depuis la veille à d'inexprimables terreurs, guettait mon retour à travers la fente d'un volet à demi fermé, elle vint m'ouvrir elle-même, je me jetai dans ses bras et je pleurai comme un enfant ; ces larmes me sauvèrent, je crois ; j'aurais étouffé, si je n'étais parvenu à les répandre. Ma mère me serra sur son cœur, ferma la porte à double tour et au verrou, et me conduisit dans ma chambre. Je lui demandai pardon des inquiétudes que je lui avais causées, je reprenais peu à peu mes esprits, et je lui adressais des questions. Le ciel nous avait protégé dans cet épouvantable désastre, rien n'avait été pillé chez nous, l'extérieur modeste de notre maison l'avait préservée de la cupidité des vainqueurs.

» Plusieurs instants s'écoulèrent avant que je pen-

sasse à demander des nouvelles de la jeune Vendécenne, que j'avais trouvée si intéressante.

« — Hélas! la pauvre dame, me répondit ma mère dont les yeux se mouillèrent de pleurs, son mari l'a envoyé chercher au point du jour par un espèce de domestique chargé de protéger sa fuite; elle est partie, par une pluie battante, portant son enfant dans les bras; c'était à faire pitié! Qui sait où elle se trouve maintenant? »

« — Elle est perdue! m'écriai-je avec douleur. Il fallait lui offrir de la cacher dans la maison. »

« — J'ai fait tout ce que j'ai pu pour la retenir, quelque dangereuse que sa présence fût pour nous en ce moment; mais elle a voulu partir à toute force, disant qu'elle partagerait jusqu'à la fin les dangers et les fatigues de son mari. Que le Seigneur ait pitié d'elle! »

Je cachai mon visage dans mes mains et je demeurai plongé dans une tristesse pleine d'inquiétude que les bruits du dehors n'étaient guère propres à dissiper.

« On n'entendait de toute part que des cris de détresse se mêlant aux chants des soldats ivres de vin, de sang et de carnage; puis le bruit de la fusillade immolant de nouvelles victimes; enfin c'étaient toutes les horreurs qui se commettent trop souvent dans une ville prise d'assaut. »

« Nous passâmes vingt-quatre heures sans oser seulement mettre la tête à la fenêtre; des que je tentais de faire un pas hors de la chambre, ma mère, qui me gardait à vue, s'élançait pour me retenir, et quelque désir que j'éprouvasse de m'échapper de nouveau, je n'osais pas lui causer ce chagrin. »

« Enfin, un de nos parents qui demeurait à l'autre bout de la ville, vint frapper à notre porte pour savoir ce que nous étions devenus. Il nous témoigna beaucoup de joie de nous retrouver sains et saufs, et ma mère, encouragée par cette visite, consentit à me laisser sortir. »

« Je fus rencontré par deux ou trois de mes amis qui m'embrassèrent et me félicitèrent d'avoir échappé à de si grands périls, et tous ceux qui se connaissaient faisaient de même; on se racontait les dangers que l'on avait courus, les pertes que l'on avait éprouvées. Un de mes camarades m'apprit alors que l'on venait d'arrêter vingt-deux *brigandes* qui s'enfuyaient dans des voitures sur la route de Bonnetable, et qu'on les conduisait en prison. »

« Je pâlis en songeant à la jeune Vendécenne que nous avions hébergée, un instinct secret semblait m'avertir qu'elle était du nombre de ces pauvres créatures. »

« — Je veux aller voir cela, dis-je à mon ami. »

« Il avait une course à faire du côté de Saint-Pavin, nous nous séparâmes dans la rue du Petit-Pont-Neuf. »

« A peine l'eus-je quitté, que j'entendis des cris de mort et des vociférations telles que le seul souvenir m'en fait encore tressaillir d'horreur. Je voulus retourner sur mes pas, mais une force supérieure à ma volonté semblait me pousser en avant; j'avancais presque malgré moi. Arrivé sur la place des Jacobins, j'y trouvai beaucoup de monde rassemblé; un horrible spectacle s'offrit à mes regards. Entourées des soldats qui les avaient arrêtées, les malheureuses Vendécennes étaient debout dans le quince, pâles, échevelées, couvertes de sang et de boue, et autour d'elles, semblables à des hyènes furieuses, une

troupe de femmes de la lie du peuple, hurlant comme des possédées, excitaient les hussards du geste et de la voix à égorger leurs prisonnières. A cette vue je fus indigné, je perdis tout sentiment de prudence, et montrant le poing à ces furies, je criai de toutes mes forces aux soldats de la république qu'ils n'avaient pas le droit de disposer de ces pauvres femmes, qu'ils en répondaient sur leur tête, et que je les dénoncerai s'ils les maltraitaient. Mais mes cris, entrecoupés de sanglots, se perdirent dans le tumulte, et ce fut un bonheur pour moi, car s'ils eussent été entendus, je me serais fait massacrer sans aucune utilité. Une jeune ouvrière qui connaissait ma famille, et qui passait là par hasard, remarqua seule mon exaspération, et venant droit à moi, elle me mit la main sur la bouche en me disant :

« — Tais-toi, citoyen Gervais; que te sert de crier ainsi? Tâchons plutôt de sauver quelque victime. »

« Elle s'approcha alors avec un courage que peu de gens auraient eu, peut-être, de ces malheureuses femmes de plus en plus menacées, et apercevant un petit garçon de quatre ou cinq ans que sa mère tenait par la main :

« — Citoyen, dit-elle à l'un des soldats, je n'ai point d'enfant, laisse-moi emporter celui-ci, je l'élèverai comme il faut. »

« — Prends-le si tu le veux, répondit le hussard sans se faire prier davantage. »

« La brave fille voulut emporter le bambin dans ses bras, mais celui-ci s'accrochant aux jupes de sa mère :

« — Non, non, dit-il d'un ton décidé, moi veux mourir avec maman ! »

« — Sauvez celui-ci, madame, dit une voix qui remua douloureusement toutes les fibres de mon cœur; il est trop jeune encore pour vouloir mourir ! »

« Je regardai avec effroi, tremblant de reconnaître celle que j'étais venu chercher. »

« Hélas! c'était bien elle, en effet, l'angélique créature que j'avais tant admirée quelques jours auparavant, et que je retrouvais près de subir une mort si cruelle et sans pouvoir l'arracher à ses bourreaux. »

« — Donnez-moi votre enfant, m'écriai-je en lui tendant les bras, ma mère en aura soin comme si c'était sa propre fille. »

« Elle me reconnut soudain, un éclair de joie illumina son visage. »

« — Oui, oui, prenez-la, dit-elle, et que Dieu soit béni, je mourrai plus tranquille maintenant. »

« — Ne perdez pas courage, lui répondis-je à demi-voix en plaçant de mon mieux la petite fille sous mon manteau; tout espoir n'est pas perdu; si vous pouviez seulement arriver jusqu'à la prison, le plus grand péril serait passé : j'ai des amis que je ferais agir. »

« Elle jeta sur moi un regard sublime de douleur et de résignation. »

« — Merci de votre compassion, me dit-elle; mais je n'espère plus rien dans ce monde, mon mari a été tué la nuit dernière, que puis-je désirer de mieux que d'aller le rejoindre dans le ciel? »

« — Vous vivrez pour votre Henriette, lui répondis-je. »

« — Nom d'un diable! assez causé comme ça! dit en me repoussant avec violence le même hussard qui avait permis de prendre l'enfant. »

« — Partez! sauvez-la! cria la pauvre mère d'une voix étouffée, pendant que les énergumènes femelles

redoublaient leurs cris de rage, auxquels se mêlaient les imprécations des soldats.

« Alors un coup de pistolet retentit au milieu de la foule et devint le signal du massacre, je vis les sabres se lever et le sang couler à grands flots, j'entendis les plaintes des victimes, les râlements de l'agonie, et, saisi d'horreur et d'effroi, je demeurai quelques instants immobile comme dans un de ces affreux cauchemars où on fait de vains efforts pour crier ou pour s'enfuir. Un léger mouvement de la pauvre petite créature que je portais dans mes bras me rendit le sentiment du devoir que je venais de m'imposer ; alors je m'éloignai à grands pas de cette épouvantable boucherie, je traversai la ville aussi vite que si j'eusse été poursuivi par des assassins, j'arrivai haletant à notre demeure, je déposai la petite fille sur les genoux de ma mère et je tombai évanoui. »

M. Gervais s'arrêta à ces mots, passa la main sur son front comme pour en chasser ces funestes images et demeura plongé dans ses souvenirs.

« Et qu'est devenue l'enfant que vous avez sauvée ? lui dis-je après avoir respecté quelque temps son silence.

— Hélas ! me répondit-il avec un profond soupir, la pauvre petite fit pendant sept ans toute notre joie, tant elle était mignonne ; je l'aimais comme une sœur, ma mère la chérissait comme sa propre fille. D'abord elle fut longtemps malade, se ressentant sans doute du mauvais lait que lui avait donné sa mère au milieu de tant de fatigues et d'inquiétudes ; mais à force de soins et d'amour nous la rendîmes à la santé ; elle était grande et forte pour son âge, gazouillant du matin au soir comme une petite sauteuse, lorsqu'une fièvre maligne nous l'enleva en trois jours, au moment où nous n'avions plus qu'une crainte à son sujet, celle d'être obligés par conscience de la rendre tôt ou tard à ses parents, si nous venions à les découvrir. Pauvre Henriette ! son souvenir n'est jamais sorti de ma mémoire ! »

Je crus voir une larme rouler dans les yeux du vieillard, je lui tendis la main qu'il serra fortement, et l'ayant remercié avec effusion, je pris congé de lui, toute occupée de ces drames terribles dont nos pères ont été les acteurs ou les témoins.

Comtesse DE LA ROCHE.

LETTRE SUR LE SALON DE 1857

Nous n'avons point ici, mesdemoiselles, à discuter les questions d'école, à mettre en parallèle la ligne et la couleur et à draper en héros M. Delacroix ou M. Ingres pour les exciter ensuite à la bataille par des injures. — Rien ne nous oblige à parler de M. Courbet, le long de trois ou quatre colonnes, pour lui bâtir un piédestal croulant, avec quelques éloges exagérés et quantité de moqueries. — Non. — Vous n'exigez point non plus, je pense, que je profite de l'occasion pour attaquer Horace Vernet ou Paul Delaroche, comme c'est la mode aujourd'hui, — ni pour faire de la philosophie et de l'esthétique à la manière de Winkelmann, etc. Tant mieux !

Oh ! la belle liberté et la bonne affaire ! J'ai fait depuis quelques années six ou sept salons qui n'avaient pas moins d'une trentaine d'articles chacun ; — eh ! bien ! je gage que cette courte lettre, où je vais vous conter mes impressions en peu de mots, vaudra presque mon volume annuel.

Vous savez, au moins par les journaux, que l'exposition de peinture s'étale cette fois dans les galeries du palais de l'Industrie aux Champs-Élysées.

La sculpture est placée au rez-de-chaussée du palais, dans la nef, au milieu des massifs de verdure et de fleurs.

L'exposition d'horticulture, qui a eu lieu à la même place, y a laissé quelques riches épaves. Une petite miniature de rivière serpente au milieu des tapis de gazon, et deux cygnes noirs au bec rouge se promènent en conquérants, étonnés de l'exiguïté de leur conquête.

Jamais, peut-être, jusqu'à présent l'exposition n'avait eu lieu dans un local plus favorable. Les

salles de peintures sont grandes, carrées, éclairées du haut par un jour doux et bien distribué. On peut dire qu'il y a autant de bonnes places que possible, et je ne vois de vraiment malheureux parmi les peintres que ceux dont les tableaux sont accrochés dans les vestibules.

Vous savez que les artistes ont un défaut général, — c'est de toujours se plaindre. — Je serais bien étonné si, parmi les plus favorisés, on m'en montrait dix, chaque année, contents de leur sort ; cela n'est pas de ce monde. Cependant, je ne vois pas trop ce que pourraient dire les sculpteurs contre ce jardin improvisé où leurs œuvres se rangent à l'aise. Ils ont le jour, l'espace, la verdure qui fait au marbre un fond si favorable.

Le vrai cadre d'une belle statue dans nos climats, c'est une serre. L'Italie et la Grèce peuvent impunément exposer leurs marbres au grand air qui les dore d'un chaud reflet ; mais en France une figure posée dans un jardin est presque sacrifiée. Quand la pluie elle se couvre de mousse. La pluie la noircit, la gèle la fend ; il faut, pour garantir les statues de nos jardins publics des soins continuels.

D'autre part, chaque statue veut être considérée isolément pour intéresser le spectateur. La confusion lui nuit plus encore qu'à la peinture. Quand la sculpture est entassée pêle-mêle dans des salles, sans décors, sans arbres et sans fleurs, elle repousse plus le public qu'elle ne l'attire. Il semble que l'on a froid en traversant ce monde de figures blanches et immobiles qui s'alignent dans toutes les attitudes ; on croit marcher dans une nécropole.

Entrons donc à l'exposition des Beaux-Arts, chères

lectrices, et causons : — Entrons-y par la grande porte; en réalité si nous pouvons, en imagination seulement si nous habitons loin de Paris. Causons comme au coin du feu, comme sous la charmille, sans prétention et sans morgue. Ne nous gourmons point en savant; ne faisons point le pédagogue; gardons-nous bien de déduire la règle du BEAU par A plus B, et de fixer sa limite ici ou là.

Laissez-moi simplement vous dire ce qui charme au salon de 1857; ce qui attire le plus généralement la sympathie et l'admiration des gens de goût, sans exception de parti et sans distinction d'école.

Il y a d'abord un tableau de M. Robert-Fleury : *Charles-Quint au couvent de Saint-Just*. C'est un des meilleurs du maître, qui en a fait de si excellents.

Le grand empereur est là, dans une de ces immenses salles capitulaires aux murs tapissés des chefs-d'œuvre de la peinture. Mort pour le monde, il veut savoir ce que le monde pense de lui, et quels sont les premiers actes de son fils. On lui rend compte de la situation des affaires, on lui apprend que Philippe II le rappelle et le supplie de l'aider de ses conseils. Sa pensée appartient encore pour un peu aux choses de la terre. Pourtant il va mourir bientôt, mourir réellement cette fois, car la justice divine ne permet à l'homme de survivre qu'un mois à l'empereur, — juste assez de temps pour qu'il pût bien sentir le néant des grandeurs, la fragilité des sentiments humains, la petitesse de toutes choses.

Ah! vous avez joué la comédie de la mort, sire!... Ah! vous avez vu avec orgueil passer votre fastueux catafalque sous les fenêtres du couvent de Saint-Just; vous avez compté les prélats et les grands d'Espagne, les moines et les hommes d'armes, les chevaux caparçonnés et les pleureuses. Vous avez écouté les lamentations des cloches lancées à toute volée, vous vous êtes enivré de cette dernière orgie des grands de ce monde, la seule dont ils ne savourent pas les délices. Eh bien! maintenant que vous savez le dernier mot des grandeurs humaines, maintenant que vous avez respiré tous les encens, regardez, comme de l'autre monde, le spectacle de celui-ci. — Voyez comme on vous oublie, comme les peuples et les armées se rangent autour d'un autre trône, comme ces empires au milieu desquels vous teniez une si grande place accomplissent sans vous leurs destinées. Vous n'êtes plus rien, et ils subsistent.

Pauvre moine enseveli dans un couvent, vous faites votre stage pour l'éternité. N'essayez pas de vous rattacher de loin ou de près à ce tourbillon qui vous oublie... Quelques jours encore et un cercueil modeste sortira du couvent de Saint-Just, un cortège de moines escortera un cadavre inconnu et tout sera dit!

Ce tableau, de M. Robert-Fleury a des dimensions moyennes. Mais il a un grand aspect comme tout ce qui est simple et sévère. On reconnaît le maître et on découvre en même temps le poète et l'historien.

Ce qui m'a le plus frappé avec le *Charles-Quint à Saint-Just*, c'est, dans un genre bien différent, les paysages de M. Daubigny, et les *Glaneuses* de M. Millet.

C'est calme, grandiose, magistral. Quand on a parcouru toute l'exposition, que les couleurs et les tableaux se confondent devant vos yeux et dans votre mémoire, on s'arrête tout reposé devant ces toiles tranquilles et harmonieuses.

Il n'y a là ni parti pris, ni exagération, ni procédé

singulier qui étonne le spectateur. — On commence à savoir que penser de ces moyens adroits de se faire vite un nom. — M. Daubigny peint la nature même, il ne la compose pas, il ne l'arrange pas, il sait la choisir. Ses tableaux sont disséminés dans l'exposition. Mais partout où on les rencontre, ils arrêtent et reposent le regard.

Nous vous faisons ici un compte rendu d'impressions, et non point une revue critique du salon. Aussi ne chercherons-nous point à faire parvenir, par votre entremise, aux artistes, une observation ou un conseil. Nous ne dirons donc point à M. Daubigny : — Prenez garde de choisir vos tons dans une gamme triste; et à M. Millet : Vous avez une peinture harmonieuse, mais vous cherchez l'harmonie dans les tons gris et vous obtiendrez plus d'harmonie encore en ne mettant pas de couleur du tout.

Deux excellents tableaux du même genre, ce sont ceux de M. Jules Breton. Voilà du vrai réalisme et une couleur franche et logique!

Les tableaux de M. Gérôme attirent beaucoup l'attention. Il y en a un surtout, le *Duel des Pierrots*, que la foule assiège. Il a, dit-on, été vendu 25,000 francs. Deux pierrots qui se sont pris de dispute au bal masqué, vident leur querelle au bois de Boulogne par une matinée d'hiver, sur un tapis de neige. L'un tombe entre les bras de deux masques qui lui servent de témoins. L'autre s'enfuit avec un ami. C'est dramatique et saisissant. On assiste à cette scène. On devine l'altercation qui l'a précédée, le désespoir et le scandale qui vont la suivre.

Un autre excellent tableau de M. Gérôme, c'est celui qui représente deux musiciens en guenilles, donnant une sérénade à une petite statue de la vierge nichée dans une vieille muraille.

Si vous allez à l'exposition, vous aurez bien du bonheur d'arriver jusqu'aux tableaux de M. Meissonier sans faire plus d'un quart d'heure de queue. Cinquante personnes sont continuellement en extase devant ces bijoux de finesse et d'élégance.

Mais que vous en dirais-je que vous ne sachiez déjà? Les tableaux de M. Meissonier sont aujourd'hui ce qu'ils étaient il y a deux ans : des prodiges de talent! Ce peintre sait peindre comme les maîtres de l'école hollandaise et jeter l'esprit français à profusion sur ses toiles microscopiques. On couvre d'or ses modestes tableaux. Que dis-je? on couvre d'or! — Ceci est une locution vieillie, chères lectrices, à laquelle je vous prie de ne point prendre garde. — Quand M. Meissonier vend un tableau grand comme le quart d'une page de ce journal, il rirait bien je pense si on s'avisait de lui donner pour prix d'icelui les quelques louis qui s'aligneraient dessus! — Couvrez-le; bon! mais mettez plusieurs couches et que chaque louis serve de base à une pile! — Et vous aurez plus tôt fait de prendre des billets de banque!

Les journaux quotidiens vous apprennent sans doute les prix fabuleux qu'atteignent aujourd'hui les tableaux des maîtres anciens et des artistes modernes. C'est une véritable fureur. On paie maintenant un tableau grand comme les deux mains le prix que valait il y a vingt ans toute une galerie.

Peut-être serez-vous étonnées de voir que je vous occupe presque exclusivement des tableaux de chevalier, et que les grandes pages d'histoire tiennent peu de place dans cette lettre; c'est que le talent ne

se mesure point à la grandeur d'une toile, et que depuis quelques années il tend à se réfugier dans les tableaux de genre et les paysages.

Cela vient-il de ce que l'inspiration des peintres se rapetisse à des sujets moins épiques, ou de ce que le goût du public et des Mécènes a déserté la grande peinture? — Je ne sais, mais le résultat est le même. Certes, les grands tableaux ne manquent point à l'exposition; cependant, je ne saurais guère vous en citer de remarquables.

Les tableaux d'histoire même, prennent des proportions restreintes. — Voyez le beau tableau de M. Pils, le *Débarquement de l'armée française en Crimée*, qui est une des plus remarquables peintures du Salon, une des meilleures qui aient jamais été faites en ce genre; voyez aussi la *Bataille de l'Alma* de M. Horace Vernet, et tous les tableaux de M. Durand-Brager sur l'expédition de Sébastopol!

On fait de petits tableaux comme de petits contes, des études à la loupe comme des proverbes mignons et des nouvelles de dix pages.

A la suite de M. Meissonier, se rangent plusieurs peintres de talent : MM. Chavet, Fauvelet et Plassan.

Le talent de M. Hamon ne se rattache à aucune école et ne relève que de lui-même. Nulle peinture ne ressemble à la sienne : il ne procède de personne. Rien de gracieux et de joli comme ses petits enfants tout ronds et tout roses; comme ses femmes ou ses nymphes surgissant parmi les fleurs ou jouant avec des scarabées étincelants. Cette peinture est pleine d'effets étranges, absurdes, mais tous plus coquets les uns que les autres. Ainsi, tandis que les personnages à peine terminés par le pinceau semblent se couvrir d'une gaze ou d'un nuage, les accessoires s'enlèvent sur la toile comme s'ils y avaient été appliqués après coup. On ne peut pas passer devant un tableau de M. Hamon sans s'y arrêter, sans le regarder avec curiosité. — Cependant toutes les règles de l'art sont outrepassées ou dédaignées par l'artiste; il se rit des traditions, du vrai, du possible, de la nature et de la convention, et joue avec son talent comme un enfant avec une bulle de savon. — Il jouera trop, le public s'impacientera.

M. Chapin fait de la décoration en maître du siècle dernier, ses panneaux sont jolis au possible. C'est frais, gracieux, riant. Il semble que la tristesse, ou la mélancolie même, ne pourraient jamais approcher de ses galants dessus de portes.

Les tableaux de M. Comte amusent et intéressent. C'est de l'histoire, peinte comme les romanciers la racontent. Regardez *Catherine de Médicis faisant de la magie dans sa chambre, au château de Chaumont*; elle est assise au milieu d'un intérieur meublé à la façon princière de ce temps, où les reines avaient les plus beaux miroirs de Venise, les bahuts sculptés par les meilleurs artistes de la renaissance, les plus splendides tapisseries; Cosme de Ruggieri, son astrologue attiré, est debout près d'elle et lui fait voir dans le miroir magique que ses fils mourront sans postérité et qu'Henri de Bourbon leur succédera sur le trône; au milieu d'un cercle tracé à la craie blanche sur le parquet est placée une statuette de cire transcendée de dards; c'est un envoûtement et probablement celui d'Henri de Navarre.

— Vous savez ce que c'était qu'un envoûtement, mesdemoiselles? — On faisait faire en cire une image

grossière de son ennemi où de la personne à laquelle on voulait nuire. On la donnait ensuite à un magicien qui, par certaines paroles et certaines cérémonies, devait la mettre sous une influence maligne; enfin, après avoir fait suivre un régime désagréable à la statuette pendant quelque temps, on finissait par lui enfoncer des épingles ou de petites épées dans le cœur, dans la tête, dans les membres, dans toutes les parties du corps qu'on voulait spécialement faire souffrir. Après cette opération, vous comprenez de reste que l'envoûtement allait nécessairement à mal.

M. Comte a encore au salon trois tableaux qui se distinguent par les mêmes qualités élégantes et la même richesse de détails : *Jane Grey défendant sa foi et convertissant son mari*; *Henri III visitant sa ménagerie de singes et de perroquets*; *François I^{er} et la duchesse d'Étampes visitant l'atelier de Benvenuto Cellini*.

M. Heilbuth est un peintre qui recherche aussi les riches intérieurs de la renaissance, les étoffes somptueuses, les guipures découpées comme par la main des fées. J'en ai vu chez lui de merveilleuses qu'il prend pour modèles. Il sait admirablement composer un costume, il a le secret de la toilette des belles dames du seizième siècle. Sa peinture a plus d'ampleur que celle de M. Comte, plus de noble élégance que celle de M. Willems, mais au salon elle n'a pas l'éclat de celle de ces messieurs. Son principal tableau, *Palestrina*, est une scène d'intérieur chez quelque grande dame italienne, amoureuse de la belle musique religieuse; vient ensuite une plus petite toile qu'il a intitulée : *Politesse* : Deux seigneurs se saluent au bas de l'escalier d'un palais et veulent se céder le pas. Ils ont les meilleures figures du monde en se faisant leurs grâces diplomatiques. On voudrait avoir ce tableau dans un coin de son salon, et prendre pour son cabinet de travail la tête d'étudiant pensif qui fait le troisième envoi de M. Heilbuth.

— Qui est-ce qui peint le satin blanc comme M. Willems? — Personne. C'est pourquoi toutes ses héroïnes en sont habillées. Mais on pourrait dire aussi : Qui est-ce qui peint comme lui les meubles d'ébène, les tentures de soie, les cadres dorés, les glaces de Venise ou d'Oignies, les photographies et les tableaux accrochés à la muraille d'un boudoir? — Et, vrai, on ne saurait nommer personne.

Les frères Stevens se sont accoutumés comme M. Willems à venir aux expositions françaises prendre pour l'école belge la meilleure part de nos suffrages. Alfred Stevens peint des scènes modernes; Joseph peint les chiens flamands dans toutes leurs attitudes. Tous deux sont des réalistes de la meilleure école. Peut-être pourrait-on désirer que M. Alfred Stevens choisit des sujets moins exclusivement douloureux : mais que de talent, de vérité, d'expression dans chacune de ses compositions! — Je vous recommande une scène d'intérieur où deux femmes en deuil, la mère et la fille, cela se devine, viennent pleurer près d'une jeune femme charmante, vêtue de rose et de blanc. Je vous recommande aussi *Petite industrie*, tableau qui représente au coin d'une riche boutique, sous une porte cochère, une vieille femme qui vend des livres de comptes, des carnets, etc. Un petit garçon s'agit autour d'elle et appelle le chaland. C'est encore l'opposition du luxe et de la misère, cet effet douloureux que recherche trop, selon moi, M. Alfred Stevens.

Voyez-les ces pauvres chiens avec leur toque sur l'oreille et leur veste brodée de pailillon ! Ils vont pader à la foire, exécuter sur un tréteau leurs plus beaux tours et désigner en levant la patte la personne la plus gourmande de la société. Derrière la toile de la baraque, dans le chenil du maître, ils attendent leur tour d'exhibition. Jamais on n'a vu figures de chiens plus renfrognées et plus douloureuses : — Ah ! sans la pâtée qui bouillotte sur le poêle de fonte, comme ils enverraient loin leurs harnais ! — Quelle belle, franche et solide peinture ! M. Joseph Stevens a cinq tableaux de cette force à l'exposition.

Puisque nous parlons des peintres étrangers, disons un mot des tableaux de M. Knaus, qui a obtenu, il y a trois ans, un si beau succès avec ses *Paysans* et ses *Bohémiens*. Cette année, il expose un enterrement, plus renfrognée et plus douloureuse : — Ah ! sans la pâtée qui bouillotte sur le poêle de fonte, comme ils enverraient loin leurs harnais ! — Quelle belle, franche et solide peinture ! M. Joseph Stevens a cinq tableaux de cette force à l'exposition.

Parmi les bons portraits qui figurent à l'exposition cette année, distinguons le portrait équestre de l'empereur, celui du maréchal Canrobert et celui du maréchal Bosquet, qui sont de M. Horace Vernet.

M. Hébert est un peintre des plus sympathiques. Il est poète au suprême degré ; l'âme resplendit à travers ses portraits ; chacun de ses tableaux raconte un émouvant épisode ; nous avons de lui cette année : les *Pénarolles de San-Angelo vendant du foin à l'entrée de la ville de San-Germato*, et deux portraits.

Il faut citer aussi parmi les portraits vraiment remarquables ceux qu'exposent MM. Rodakowski, Ricard, Chaplin, Baudry et Bencuville.

Regardez les tableaux de M. Cabanel, mesdemoiselles, si vous voulez voir de la grande et noble peinture ; ceux de M. Baudry si vous voulez vous donner une idée de la manière des peintres des anciennes écoles d'Italie ; ceux de M. Bouguereau si vous aimez la peinture décorative ; ceux de M. Ziem si vous rêvez de Venise, du grand canal, de l'Adriatique et de Saint-Marc ; ceux de M. Maurice Sand si votre imagination est attirée vers les traditions fantastiques et les sujets de ballade ; ceux de MM. Eugène Lambert, Philippe Rousseau, Couturier, Palizzi, si, d'un esprit plus positif, vous aimez à jouer avec les animaux familiers, et à observer les mœurs des lapins civilisés.

Voulez-vous rêver du pays des fées ? arrêtez-vous devant les paysages de M. Corot ; de l'Orient, de ses minarets et de ses déserts ? devant ceux de M. Fromentin. — Aimez-vous, au contraire, la nature coquette des jardins anglais ? voyez les paysages gais et pleins de soleil de M. Français. S'il vous faut de bonnes et franches études de la vraie nature, cherchez ceux de MM. Cabat, Louis Leroy, Nazon, Eugène de Varennes, Lavieille, Schutzenberger, Chintrenil, Lafage et Haffner.

M. Penguilly-Haridon peint les preux des anciens âges ; M. Edouard Frère les intérieurs sobres et tranquilles de la vie réelle ; M. Antigna les scènes désolées des inondations de l'an passé ; M. Brion les jongleurs et les badauds du seizième siècle ; M. Jeanson la plage d'Ambleteuse, qui finira par être connue sous tous ses aspects s'il la représente encore deux ou trois fois.

Il faut avoir vu les tableaux de M. Jalabert, *Raphaël dans son atelier* et *Roméo et Juliette*. Il faut chercher les dessins de M. Bida et ceux de M. Barion.

Vous regarderez certainement sans que je vous le recommande les beaux portraits au pastel de M. Eugène Giraud et les gracieux dessins de M. Vidal.

C'est un groupe de M. Perraud, *l'Enfance de Bacchus*, qui obtient le succès de l'exposition de sculpture. M. Perraud est un nouveau venu dans la voie du succès, et il ne pouvait venir plus à temps, car la mort éclaircit bien les rangs des statuaires célèbres ; depuis quelques années, Pradier, David et Rude sont tombés l'un après l'autre. Smart vient de partir jeune encore... Au Salon de cette année, deux de ces grands artistes ont laissé une trace de leur glorieux passage à travers nos expositions. C'est ainsi que nous pouvons admirer le *Soldat blessé* de Pradier, terminé par M. Lequesne, et les trois dernières œuvres de Rude : *l'Amour dominateur*, *Hébé et l'aigle de Jupiter*, et une belle tête de Christ.

L'Ariane de M. Aimé Millet est une excellente figure. *La Chute des feuilles* de M. Schröder intéresse et attire. C'est une mélancolique statue de femme qui conserve sur le visage la beauté transparente des poitrinaires, et qui enveloppe ses membres amaigris dans une ample draperie. Ici, l'âme triomphe de la forme ; les grandes lignes rachètent par leur noblesse la grâce qui manque aux contours. *La Jeune Convalescente* de M. Loison est de la même famille artistique que *la Chute des feuilles* de M. Schröder. *Le Thésée enfant* de M. Falguières est une des meilleures figures du salon.

Mais ce qu'il faut surtout que vous alliez chercher, ce sont les bustes de M. Oliva et la collection de tous les types africains par M. Cordier.

M. Oliva est un portraitiste fort comme les maîtres de l'école française, alors qu'ils se nommaient : Girardon, Bouchardon, Houdon, Caffieri. Le buste de M. Gerbet, évêque de Perpignan, est admirable ; celui de M^{me} H. L. est aussi magnifique. Je n'ai pas encore vu celui du père Ventura par le même statuaire.

Rien n'est curieux comme la collection de têtes qu'a su réunir M. Cordier. Où a-t-il trouvé ses modèles ? En vérité, il faut qu'il ait parcouru l'Afrique du nord au midi et de l'est à l'ouest ! Le marbre noir, le bronze de toutes les teintes, l'onyx ont été réunis et travaillés de toutes façons pour arriver à la réalisation de ces douze types jetés sur un même continent. Il y a des Arabes, des Nègres, des Kabyles, des Malais, des Maures et des Mauresques. Je pense et j'espère que ces têtes d'étude sont commandées pour quelque musée.

C'est à dessein que jusqu'à présent je ne vous ai point parlé des femmes exposantes ; j'ai voulu leur consacrer un paragraphe spécial ; j'ai voulu, en constatant les succès de quelques-unes d'entre elles, vous bien renseigner sur la place qu'elles occupent parmi les artistes contemporains.

Si je devais vous parler ici de toutes les femmes exposantes, certes le numéro entier du journal n'y suffirait pas ; mais à quoi bon vous entretenir du tableau de fleurs de mademoiselle **, ou du tableau de genre madame X, juste assez bien peints pour que le jury les ait admis, et juste assez insignifiants pour que le public passe devant, deux mois durant, sans les apercevoir ?

Ce n'est pas qu'il ne faille déjà beaucoup de talent pour arriver à être reçu par le jury de l'Exposition ; mais tous les talents qui brillent dans l'isolement pâ-

lissent bien à la grande lumière des salons carrés et dans le voisinage des œuvres des maîtres. Nous faisons une courte revue, une rapide correspondance. Il faut vous dire ce qui surnage, ce qui attire sérieusement l'intérêt et les regards au Salon, et non point vous faire une nomenclature des œuvres exposées.

Voici d'abord les tableaux de madame ou mademoiselle Henriette Browne, qui ont fait sensation pour la première fois à l'Exposition universelle. — « Une George Sand est née à la peinture, » disait l'autre jour un journal en parlant de madame Browne. « Il ne tiendrait qu'à madame de Rougemont d'en être la Delphine de Girardin, » ajoutait-il. Le journal a raison, ces dames ont un talent hors ligne; mais en parlant ainsi, il n'a pas oublié, je pense, mademoiselle Rosa Bonheur, qui n'a point exposé cette année.

Madame Browne peint des scènes d'intérieur, des portraits d'enfants, à la physionomie fine et parlante. On a vu tous ces minois chiffonnés qui s'agitent, et répètent tant bien que mal leur catéchisme à un curé de village; on les connaît, on les a surpris volant des pommes ou mangeant le dessus de leurs tartines de confitures. Les cinq tableaux qu'elle a exposés occupent au salon le premier rang dans la peinture de genre.

Madame de Rougemont peint principalement le portrait, et compte, avec MM. Chaplin, Ricard, Rodakowski, etc., parmi nos bons portraitistes.

Madame O' Connell est aussi une portraitiste distinguée, mais moins forte que madame de Rougemont, quoique jusqu'à présent on ait fait beaucoup de bruit autour de son nom, et qu'assurément elle mérite une place distinguée parmi les femmes artistes.

Madame Marsaud, qui était autrefois fort assidue aux expositions et qui obtenait des médailles, n'avait rien exposé depuis plusieurs années; elle reparait aujourd'hui avec un grand tableau qui représente *la Foi, l'Espérance et la Charité sur les débris d'un temple païen*. C'est de la peinture monumentale qui, sans doute, ornera quelque chapelle de cathédrale; la composition a de la grandeur et de la simplicité; c'est religieux et noble; les têtes sont inspirées. On sent que madame Marsaud n'est pas seulement peintre, mais encore poète.

La peinture de madame de Guizard rappelle celle de madame Vigée-Lebrun et celle de Gérard. C'est très-fini, très-velouté, cela ressemble trop à de la peinture sur porcelaine; mais l'âme resplendit à travers les visages extatiques de ses saintes. Il n'y a plus que les femmes qui fassent de la vraie peinture religieuse.

Les miniatures de madame Herbelin sont toujours les plus belles du salon; les fleurs et les fruits de madame Hortensius de Saint-Albin rivalisent avec ceux de Saint-Jean. Si vous voulez les voir, mesdemoiselles, cherchez les numéros 2367 et 2368.

Trois noms de femmes figurent au livret à l'article de la sculpture. Deux de ces noms sont déjà connus, ceux de mesdames Lefèvre-Deumier et Noémi Constant; le troisième, celui de madame Léon Bertaux s'y inscrit, je crois, pour la première fois.

Madame Lefèvre-Deumier expose une statue en

marbre intitulée *Virgile enfant*. Cette figure est une des bonnes du Salon. L'entente des lignes élégantes, l'étude consciencieuse de la nature, une grâce juvénile répandue dans l'œuvre tout entière en font une création charmante. Si je ne me trompe, j'ai déjà vu le modèle du *Virgile enfant* à l'exposition de 1851. Il s'appelait alors *Jeune pâtre de l'île de Procida*. Dans l'atelier de l'artiste comment s'appelait-il? — Des indiscrets l'ont dit, et ont nommé un des fils de l'auteur, un beau et spirituel jeune homme dont la mère a bien droit d'être fière.

Le buste en bronze que madame Lefèvre-Deumier expose sous le titre de : *Matrone romaine*, est selon moi, une œuvre des plus remarquables, une œuvre que bien des artistes pourraient envier, voire même des membres de l'Institut.

Cherchez les bustes du général Païxhans et de M. Le F. D. (Lefèvre-Deumier), et vous verrez s'ils ne comptent pas parmi les meilleurs portraits de l'exposition.

Madame Noémi Constant expose un groupe en marbre intitulé *Idylle*, qui représente deux enfants enlacés, et qui devait porter pour épigraphe cette pièce d'André Chénier, que votre Journal a publié l'année dernière :

Ma belle Pannychis il faut bien que tu m'aimes,
Vois comme je suis grand, vois comme je suis beau!
Nous avons même toit, nos âges sont les mêmes.

D'une coque de noix j'ai fait un abri sûr,
Pour un beau scarabée étincelant d'azur
Il couche dans la laine et je te le destine; etc.

Madame Noémi Constant a encore envoyé deux bustes : un portrait de M. Lefuel, l'architecte de l'Empereur, qui vient d'achever le Louvre, et une tête d'enfant, le portrait de Pierre Gavarni, qu'un douloureux événement vient de faire fils unique du célèbre dessinateur.

Je n'apprécierai point les œuvres de madame Constant, par une raison de convenance : je suis trop son ami pour dire du bien ou du mal de son talent.

Le bénitier de madame Léon Bertaux se recommande par un bon agencement et un modelé gras, soutenu, adroit, large et tout à fait bien compris.

Adieu, mesdemoiselles, ou plutôt au revoir; voici que je vous ai dit, en courant, mon opinion sur le Salon de 1857. Sans doute, j'aurais pu parler longtemps encore; sans doute, j'ai laissé sur mon passage bien des œuvres dignes de remarque; mais j'avais un cadre restreint. J'ai tâché d'être juste. Vous me trouverez peut-être prétentieux si je vous dis que je crois avoir réussi, que je pense vous avoir exprimé l'opinion générale; cependant lisez tous les Salons qui se publieront si vous en avez le courage, — mais tous, entendez-vous, et après ce beau travail, vous verrez que vous avez commencé par en lire l'extrait. — J'ai passé bien des noms dignes d'être cités, je le répète, mais j'ai cité les meilleurs et les plus retentissants. — Je ne vous ai pas parlé de M. Courbet, — mais c'est exprès : — on en parle trop.

CLAUDE VIGNON.

IMAGES DU PASSÉ

Quand je vivais dans nos campagnes,
L'air des montagnes,
Parfois, emportait la douleur
Loin de mon cœur.

Quand reverrai-je les ruines
Sur leurs collines,
Débris des antiques manoirs
Mornes et noirs ?

Et la prairie aux couleurs vives,
Et les deux rives
Où les glaives des verts roseaux
Sortaient des eaux ?

Et le vieux pont jeté sur l'onde
Claire et profonde
D'où je guidais mon hameçon
Vers le poisson ?

Quand la cloche de notre église,
Suivant la brise,
Viendra-t-elle, pour m'avertir
Qu'il faut partir ?

Comme autrefois, quand sur la mousse
Et l'herbe douce
Paresseusement je rimais,
Puis... m'endormais,

Ou quand, le fusil sur l'épaule,
Quittant mon saule,
Je guettais les hôtes ailés
Le long des blés,

Que de fois j'attendis la brune
Pour voir la lune
Se lever derrière un rocher, —
Puis se coucher !

Elle ranimait de mon âme
La douce flamme,
Et des souvenirs de bonheur
Gonflaient mon cœur.

Je suivais dans l'immense voûte
Sa longue route,
Comprenant mieux l'éternité
A sa clarté.

Avec ma jeune rêverie
Dans la prairie,
Je suivais le cours du ruisseau
Jusqu'au château.

Louis GOUJON.

LE PROGRÈS MUSICAL.

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL

N° 8.

Nous appellerons particulièrement l'attention de nos abonnés, ce mois-ci, sur une charmante collection de mélodies, romances et chansonnettes dues à madame Perronnet, femme d'esprit et de talent, auteur à la fois des paroles et de la musique. La grâce naïve, le charme sympathique et le style correct de ces compositions en font un recueil appelé à d'incontestables succès, et placent la jeune femme à laquelle nous les devons, au nombre des artistes distingués qui ont légitimement conquis leur rang sous le soleil de la renommée. *Modestie de jeune fille*, *Roses et chardons*, et *Ni-non*, sont de charmantes productions que nous recommandons

vivement à l'attention de nos lectrices. Il faut signaler aussi une romance intitulée : *Souvenirs des montagnes*, due au talent véritablement remarquable de mademoiselle Julia Guillois. Cette composition, d'un style élevé et correct, est appelée à occuper une place distinguée parmi les créations modernes. *L'Aumônier du régiment* et *Respect aux cheveux blancs*, mélodies de M. Marx Chautagne, sont les dignes sœurs de *Béranger et l'Académie*, composition si connue et si bien appréciée du même auteur. Les œuvres citées ci-dessus sont publiées par M. l'éditeur Petit.

ÉDUCATION MUSICALE

DUPREZ.

Nous avons déjà dit quelque part que nos biographies de chanteurs et de compositeurs illustres ne seraient pas classées par rang d'ancienneté. Celles de nos abonnés qui n'ont connu les Catalani, les Pasta, les Malibran, que par tradition, trouveraient sans doute plus d'intérêt dans les détails de la vie des artistes vivants; aussi, quoiqu'il nous en coûte d'abandonner l'ordre chronologique, nous puisons aujourd'hui dans les excellentes notes de M. Briffault, des particularités qui, jointes à nos propres renseignements, compléteront la biographie de l'éminent chanteur Duprez. Nous nous promettons, néanmoins, de soulever quelquefois la pierre des tombes illustres, et d'y faire descendre avec nous les jeunes adeptes de l'art qui ne doivent ignorer aucun des grands noms qui ont contribué à la gloire et au progrès de la musique.

La biographie de Duprez est un des plus intéressants chapitres de l'histoire de la musique en France. Les premières années de sa vie furent consacrées à l'étude de la musique, il s'y adonna dès l'enfance.

Duprez est né à Paris, le 6 décembre 1806; on lui donna les prénoms de *Gilbert Louis*; son père était un digne et honnête bonnetier qui avait une fortune des plus minces et une famille des plus nombreuses. Il est bien naturel qu'on ait prétendu que, dès ses plus tendres années, Duprez ait révélé et annoncé par des signes certains et infaillibles sa vocation musicale. Il ne manque pas de biographes pour saisir et signaler ces pronostics; ils devineraient Pascal à sa

manière d'apprendre à lire; ils ont découvert Napoléon dans un combat à coups de boules de neige; les dispositions de Duprez leur ont apparu dans la manière dont il écoutait l'orgue de Barbarie, et dont il chantait sur le sein de sa nourrice. Quoi qu'il en soit, le petit Gilbert fut nourri au village et alla à l'école; il reçut les premières leçons de musique de la bienveillance d'une voisine, et l'on assure qu'à neuf ans il solfistait couramment. Les anecdotes prodigieuses viennent ensuite. Un jour qu'il jouait aux billes, le ciel envoya sous ses pieds une pièce de dix sous; l'enfant la ramassa; il fit emplette d'un rondeau de vaudeville, et cette aventure mémorable le présenta à l'Académie royale de musique.

L'excellente dame qui avait enseigné la gamme à Duprez désirait le faire admettre parmi les pages de la musique du Roi. Pour le rendre digne de cette faveur, on lui ouvrit au Conservatoire la classe de M. Rogat; il y fit peu de progrès; il fallut renoncer à le placer à la cour. En 1817, Choron s'occupa de former son institution; il avait à choisir ses élèves parmi ceux du Conservatoire. Gilbert se présenta au concours qui devait désigner les meilleurs écoliers, il fut refusé. Quelques jours après cette épreuve, il se fit recommander auprès de Choron; il chanta mieux qu'il ne l'avait fait une première fois, et devint pensionnaire de l'École de musique sacrée.

Choron élevait la science musicale au-dessus de toutes les sciences humaines; dans son culte et dans sa pensée, il la plaçait au sommet de toute chose. Le caractère religieux qu'il donnait à ses leçons favorisait cette disposition, et c'est dans les impressions

que Duprez reçut d'un tel maître qu'il faut chercher le signe distinctif de sa méthode actuelle. Ce fut donc Choron qui voua Duprez aux plus nobles destinées de la scène lyrique. L'élève répondit aux soins du maître par son application et aussi par d'honorables résultats. Le professeur l'aimait et le traitait avec distinction; Duprez fut initié par lui aux grands effets de l'art musical : l'harmonie et la pompe des concerts religieux, les soirées solennelles dans lesquelles les disciples de l'institution de la rue de Vaugirard faisaient retentir dans la salle de l'Opéra les chœurs d'*Athalie*, *Armide*, et les hautes partitions; une étude sérieuse sur l'harmonie, quelques travaux de compositions graves, des motets, des cantiques, et un essai de cantate sur la *Chute des feuilles* de Millevoeye; voilà ce qui préparait l'avenir de Duprez. N'est-ce pas ainsi que se sont formés les maîtres illustres?

Gilbert, il faut bien le dire, ne comprit pas ce qu'il y avait de précieux et de fécond dans ces notions qui le pénétraient malgré lui. Quelle tristesse fut celle de Choron lorsqu'il apprit que son élève chéri s'était engagé au théâtre de l'Odéon! et qu'à dix-neuf ans il se hâtait de remplacer ainsi l'art par le métier, l'étude par l'exploitation! Triste condition de notre société! La France achète les artistes, elle les paie magnifiquement; elle ne sait pas les former.

Combien cette première période de la vie de Duprez fut lamentable! La détresse, la disgrâce, l'humiliation, des débuts toujours malheureux l'accablèrent sans relâche. Alors il se réfugia en Italie, tout meurtri qu'il était par ces revers que rien n'avait pu conjurer.

Il y aurait un charme inexprimable à suivre Duprez pas à pas, marchant à ses côtés de ville en ville et de théâtre en théâtre. Dans ce pays, l'histoire d'un artiste, c'est l'histoire de tout ce qui l'entoure. Un musicien célèbre, chanteur ou compositeur, résume toujours admirablement la patrie italienne. Il ne nous est pas donné de voyager ainsi avec Duprez, de rapporter ses traités avec les *impresarii*, ces bro-

canteurs dont la cupidité a des bizarreries si amusantes; de nous livrer à la joyeuse insouciance de cette existence nomade, que la musique, occupe sans relâche; de nous asseoir dans le réduit obscur des répétitions pour écouter les plus belles partitions du monde, récitées avec amour; de courir pendant huit prices d'artiste que la verve, l'originalité et le talent *Fenice* à *Tordinona*, au milieu d'impressions vives, pittoresques et sans cesse renaissantes.

Duprez a passé neuf années en Italie; il a visité tous les théâtres, il a exécuté toutes les partitions, il s'est soumis à toutes les épreuves, et, de l'humble état de *doublure*, en traversant le *mezzo carattere*, il est monté jusqu'à la *faite*; il a été l'idole de la population la plus musicale du monde. Naples garde encore le souvenir de ce *Bravo* qui laissa partir les *steamers* de la rade sans leur rendre les passagers qu'il retenait à San-Carlo. Ses fatigues et ses études sont immenses, depuis le jour où il se fit le serf de Lanari, qui le conduisait à son gré et le faisait chanter à outrance de bourgade en bourgade, jusqu'au moment où l'Italie tout entière, dans chacune de ces villes consacrées à l'art, Turin, Gênes, Milan, Venise, Bologne, Florence, Rome et Naples, l'adoptait et le proclamait le roi de la scène lyrique. Quelle ère illustre! quelle voie glorieuse! Là, il avait trouvé les grands artistes que le monde honore : Pasta et Malibran, Lablache et Rubini; là, il avait vécu dans la familiarité des chefs-d'œuvre; là, il avait rencontré Rossini, Meyerbeer, Bellini, Donizetti, de Ruolz et Auber, dont il avait chanté *la Muette*; là, il avait écouté les accents de la chapelle Sixtine, et l'œuvre de Palestrina lui avait rappelé Choron et ses graves enseignements.

Ce fut instruit à cette école qu'il revint dans sa patrie, dans cette France qu'il avait quittée jadis, souffrant et abaissé. Il y revenait pur de tout sentiment de rivalité, et se destinait à l'Opéra italien.

MARIE LASSAVEUR.

(La fin au prochain Numéro.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

POMMES AU RIZ.

Faites une marmelade de pommes, et préparez un riz au lait bien sucré et aromatisé de vanille. Mettez dans un plat une couche de marmelade, une couche de riz et ainsi de suite: donnez au tout une forme pyramidale, recouvrez de blancs d'œufs sucrés et battus en neige, faites cuire avec feu dessus et dessous. Lorsque les blancs sont montés et un peu colorés, servez.

POIRES AU ROUX.

Pelez des poires, coupez-les en quartiers et mettez-les cuire dans une casserole avec de l'eau en quantité suffisante pour qu'elles y baignent; ajoutez du sucre. Lorsque la cuisson sera à moitié achevée, faites un

roux assez copieux, mouillez avec le jus des poires, laissez achever la cuisson. Il faut que la sauce soit bien liée. Faites griller des petites tartines de pain bien minces, rangez-les au fond d'un plat, placez-y les poires et servez.

SALADE DE PÊCHES.

Pelez les pêches, coupez-les en tranches, mettez-les dans un compotier après les avoir bien saupoudrées de sucre en poudre des deux côtés; arrosez de bonne eau-de-vie.

Les poires fondantes, les abricots, les pommes tendres, les oranges sont excellents préparés ainsi.

Correspondance.

PLANCHE VIII. — 1 et 2, Bande et rond d'un bonnet grec — 3, M. F. — 4, J. L. — 5, *Hermine* — 6 et 7, Col et manchette — 8, *Aline* — 9, D. M. — 10, Semé — 11, L. L. — 12, G. H. — 13, Écusson pour mouchoir — 14, Quart d'un mouchoir — 15, Boutonnière — 16, Bouquet pour semé — 17 et 18, Col et manchette — 19, I. B. — 20 et 21, Bouquets pour semé — 22, A. D. — 23, Écusson — 24, J. F. — 25, Chausson pour enfant — 26, T. G. — 27, Dessus de pelote — 28, Boutonnière — 29, L. L. enlacés — 30, M. H. — 31, J. L. — 32, Dessin pour manches bouillons — 33, Entre-deux — 34, *Suzanne* — 35, Boutonnière — 36, Entre-deux — 37, Patron de mantelet pour une petite fille de trois à quatre ans — 38, Croquis du mantelet — 39 à 41, Patron de manche de robe — 42, Croquis de la manche — 43, Patron de pantalon pour *Lilie* — 44, Ceinture du pantalon — 45 à 48, Camisole pour *Lilie* — 49, Croquis de la camisole — 50, Rond pour bonnet — 51, Croquis d'un bonnet de nuit — 52 et 53, Manchette et col du matin — 54 et 55, Croquis de la manchette et du col — 56, Entre-deux — 57, Croquis d'une bourse — 58, Dessin du tricot dont l'explication a été donnée le mois dernier — 59 et 60, *Épingle-frisette*.

La petite édition finit au numéro 16 inclusivement.

Ta lettre de Genève a comme des senteurs alpêtres, ma Florence, et les descriptions sont des tableaux ; en les lisant, on se croit transporté sur les rives du Léman, aux ondes vertes et limpides, que traverse, sans s'y mêler, le courant bleu du Rhône ; les glaciers, prismes gigantesques, rayonnent à vos yeux ; on s'élance dans les sentiers verticaux des montagnes ; on voit les chevreuils bondir ; on franchit les ponts qui tremblent au-dessus des abîmes, et l'on sent courir entre ses deux épaules une espèce de léger frisson ; puis, on redescend en ville, et, sautillant, tant bien que mal, d'un pavé aigu sur un autre, l'on s'en vient assister à quelque raout. Ceci me rappelle qu'en février dernier, lors d'une première excursion que vous fîtes à Genève, tu me parlas des salons genevois, ornés exclusivement de dames avec leurs chauffeuses ; un tel aspect, je l'avoue, n'aurait point manqué d'amener un imperceptible sourire sur les lèvres de ta servante, aussi j'admire fort le sérieux que tu gardas en cette occurrence ; je l'admire et j'y applaudis, car je me dois cette justice de reconnaître que, si j'avais souri, je m'en serais aussitôt repentie, n'ignorant pas que la bienveillance nous fait une loi de respecter les us et coutumes des pays que nous explorons. Cependant, ce respect n'est exigible que jusqu'à un certain point ; si, devant un dîner d'anthropophages, je pouvais me sentir aucune envie de rire, ce ne serait pas précisément la bienveillance qui me retiendrait. — Et penser que madame Pfeiffer a pu être témoin, non agissant, je le veux croire, de quelques-uns de ces dîners-là !... Mais peut-être ne sais-tu point qui est madame Pfeiffer ? Madame Pfeiffer est une Allemande, sur le crâne de laquelle la protubérance des voyages doit être développée prodigieusement, et certes, chez l'illustre voyageuse, cette protubérance n'est point de celles qu'on appelle neutres, parce qu'elles sont vides et ne prouvent rien ; ce qui, soit dit en passant, laisse par trop les coudées franches à MM. les phrénologues ; non, la protubé-

rance de madame Pfeiffer est une de celles, au contraire, que les événements ultérieurs ont le plus glorifiées. Du reste, bien que dévorée du désir de connaître, bien qu'elle eût mille fois tressailli devant une carte et aux récits des voyageurs, et jeté un œil en vieux par delà les horizons, madame Pfeiffer, néanmoins, a vécu quarante ans dans son pays natal, comme toute autre bonne ménagère allemande l'eût pu faire, accomplissant religieusement ses devoirs d'épouse et de mère ; ce n'est que devenue veuve, et ses fils devenus hommes, que madame Pfeiffer s'est enfin laissée aller à l'irrésistible penchant qui l'entraînait ; elle en est aujourd'hui à son troisième tour du monde ; voilà ce qu'est madame Pfeiffer !

Lorsque les Allemands sortent de leur placidité, il paraît qu'ils deviennent excessifs et que leurs passions sont de véritables possessions ; si madame Pfeiffer en est un exemple, en voici un autre : ces jours derniers, un Allemand qui, lui, n'a point l'amour des voyages, mais celui de la belle latinité, se trouve mal, place Vendôme, au pied de la colonne ; on le relève, on le porte chez le pharmacien le plus proche, et, tout en lui prodiguant des soins empressés, on se livre à mille commentaires.

« Le besoin ne saurait être la cause de cet évanouissement, dit l'un ; ce monsieur a un embonpoint qui parle en faveur de sa cuisine. »

— La cause de l'évanouissement de monsieur, dit un autre, part d'une région plus noble que l'estomac ; monsieur est un Allemand (je ne sais à quelle partie du vêtement se révélait ce mystère) ; monsieur est un Allemand nouveau débarqué à Paris, qui se sera trouvé pour la première fois ce matin vis-à-vis de la colonne ; ce trophée glorieux, mais pour nous seuls, lui aura rappelé les désastres de sa patrie et aura rempli son cœur d'amertume ; de là, sa pâmoison ! »

A ce speech, le sujet, comme disent les médecins, sembla cligner de l'œil, et quelque chose comme un sourire railleur erra sur ses lèvres.

« Vous êtes à côté du vrai, reprit-on d'un autre côté, monsieur est de complexion apoplectique, il faut le saigner ou il trépassé ! »

Pour le coup, les deux yeux de l'Allemand se rouvrirent tout à fait, il se dressa sur ses pieds comme si quelque fil électrique l'eût touché, et se défendit avec tant de vigueur, qu'il put soustraire son bras à la lancette qui le voulait absolument perforer.

« Je n'ai pas plus besoin qu'on me saigne, fit-il d'une voix pleine et sonore, que je ne meurs de faim ; et je me préoccupe des désastres d'il y a cinquante ans comme des victoires de Charlemagne ou de Germanicus ; ce qui, si vous le voulez savoir, ce qui devant votre colonne m'a saisi à la gorge, ce qui a fait fléchir mes genoux, ce qui a pour un moment suspendu le cours de mon existence, c'est... mais le comprenez-vous ? c'est un barbarisme ! oui, messieurs, sur ce monument dont vous êtes fiers, il y a un barbarisme !... un barbarisme à Paris !... Mais il faut que l'Académie soit saisie de ce fait, poursuivait le puriste, alors que chacun s'éloignait de lui en souriant, plus disposé à douter de son savoir que de l'excellence de l'inscription ; il faut que l'Académie soit éclairée. Il y va de l'honneur de tout ce qui parle latin au monde ! Une voiture ! une voiture ! »

« A l'Académie ! fait notre original dès qu'une voiture lui eût été amenée et qu'il s'y vit installé... Pas ce chemin ! pas ce chemin ! cria-t-il au cocher, qui naturellement prenait la place Vendôme ; jamais, tant que cette inscription subsistera, jamais je ne passerai devant cette colonne ! Prenez les boulevards, la Bastille et les quais. »

Le cocher aurait pris tout aussi volontiers Bercy, Ivry et la Gare ; il était à l'heure !

L'histoire ne dit pas si la requête est arrivée à son adresse, mais jusqu'à ce jour il n'a été retranché ni ajouté une virgule à l'inscription.

Comme tu le vois, heureuse *périgrine*, nous sommes encore à Paris, et il y fait bien chaud, et la vue des moellons n'est pas gaie, et nous ne paraissions pas en devoir être délivrés de sitôt ; quand une rue surgit du sol, belle, large, saine, une autre tombe, de sorte que nous en avons bien pour jusqu'à la fin des siècles !

A propos de moellons, l'autre jour, à Saint-Cloud, sur la hauteur de Montretout, où M. M... fait bâtir, un scieur de pierre poussait sa scie et geignait, ce qui est très-naturel quand il fait trente degrés de chaleur et qu'on scie des pierres, de six heures du matin à six heures du soir. Tout à coup, notre homme aperçoit sur sa scie deux mains gantées qui poussent et tirent tour à tour. « Laissez donc ça, dit-il sans lever le nez et d'un ton rogue ; ces joujoux-là ne sont point faits pour les mains qui portent gants. »

Aussitôt les mains se détachèrent, et celui auquel elles appartenaient s'éloigna, et le scieur continua de scier et de geindre, jusqu'à ce qu'un superbe valet de pied lui vint apporter 40 francs en bel or reluisant, de la part des mains qui s'étaient posées sur sa scie... lesquelles mains appartenaient à... S. M. l'empereur !

« C'était lui ! » fit l'homme.

Et, après de bruyants hourras :

« Dites-lui, ajouta-t-il désignant au laquais la pierre sciée à moitié et ne trouvant rien de mieux pour exprimer sa reconnaissance et sa joie, dites-lui qu'il est

bien le maître de la venir achever, je ne l'en empêcherai pas, quand même il aurait ses gants ! »

L'empereur a dû sourire de cette naïveté ; pour moi, j'en ai ri de bon cœur, fais de même, si cela t'y invite, et prenons nos planches.

1 et 2, BANDE ET ROND D'UN BONNET GREC, que l'on peut broder au passé sur casimir, sur velours ou sur moire, selon la saison ; ce dessin serait aussi très-convenable, si tu voulais substituer le point de chaînette à la broderie au passé. Dans tous les cas, les points grainés qui se trouvent dans l'intérieur des palmes devront être conservés ; la chaîne de pois se fera aussi au passé, à moins qu'on ne la forme avec des perles de jais ; ceci est une idée et non un conseil que je te donne, appréciant médiocrement, surtout pour un tel emploi, ce genre un peu clinquant. Le rond de ce bonnet pourrait encore, en le brodant alors au plumetis, servir pour un dessus de pelote, que l'on entourerait d'une guipure placée sur un ruban ruché faisant transparent.

3, M. F., œillels ou pois.

4, J. L., plumetis simple ou feston.

5, *Herminie*, plumetis avec mélange de coton de deux couleurs.

6 et 7, COL ET MANCHETTE que l'on peut broder de deux manières aussi jolies l'une que l'autre et ayant chacune un emploi différent. La première serait de faire ce dessin tout simplement au plumetis sur nansouk ou batiste double ; la seconde, de choisir de la mousseline suisse très-fine, de la placer double sous chaque écusson ; broder le tout au plumetis et découper ensuite la mousseline de façon que les écussons seulement se détachassent en mat. Une petite dentelle terminerait ce col, tandis que le premier, en nansouk ou en batiste, se terminerait par un double rang de piqure.

8, *Aline*, plumetis fin.

9, D. M., plumetis.

10, SEMÉ pour fond de bouillon, de bonnet, et divers autres objets de lingerie ; plumetis.

11, L. L., plumetis.

12, G. H., plumetis.

13, ÉCUSSON POUR MOUCHOIR DE CHASSE, renfermant le nom d'*Edgard* ; les feuilles de chêne au point de plume ; le reste, plumetis très-fin.

14, QUART D'UN MOUCHOIR dont le dessin forme une grecque que l'on peut broder soit au plumetis, soit au feston ; la première manière est plus jolie, plus légère ; dans le bord, une petite guipure serait d'un bon effet, mais elle n'est point indispensable, surtout si ce dessin, comme la mode du moment le permet, se brode avec du coton de couleur.

15, BOUTONNIÈRE POUR CHEMISE D'HOMME, plumetis.

16, SEMÉ, ayant le même emploi que celui du n° 10.

Ici finit la petite édition.

17 et 18, COL ET MANCHETTE à broder au plumetis sur mousseline ; les jours dont je t'ai dernièrement donné quelques aperçus compléteront très-heureusement ce dessin déjà joli. La manchette, renversée

sur un bouillonné de même étoffe, très-long et surtout très-ample, se ferme par des boutons de fantaisie.

19, I. B., plumetis fendu.

20 et 21, autres semés, plumetis et points sablés.

22, A. D., plumetis.

23, ECUSSON-LÉGENDE renfermant le nom de *Cécile*, plumetis.

24, J. F., plumetis simple ou feston.

25, CHAUSSON POUR ENFANT DU PREMIER ÂGE, à broder au passé et soutache, sur du cachemire blanc, rose ou bleu. Ces petits chaussons me semblent plus jolis tout blancs; on les monte soi-même, car rien n'est plus facile, puisqu'il ne s'agit pour l'intérieur que de les piquer ou simplement de les garnir d'une petite flanelle; le dessus est lacé et orné d'un nœud de ruban. Cet ouvrage sans importance fait toujours plaisir à une jeune mère, et il est aussi fort bien accueilli dans toutes nos loteries, la vente en étant d'avance assurée.

26, T. G. pour mouchoirs d'homme, plumetis simple ou feston.

27, DESSUS DE PELOTE pour broder au passé sur moire blanche; la soie cordonnet pourra être, ou d'une seule couleur, ou assortie aux couleurs naturelles des fleurs et du feuillage; le chiffre en soie mais. Pour une jeune mariée, la moire bleu clair pourrait remplacer la moire blanche; une passementerie et une jolie frange mousse termineront ce charmant ouvrage.

28, BOUTONNIÈRE au plumetis très-fin.

29, L. L. enlacés, plumetis et points sablés.

30, M. H., plumetis, œillets ou pois.

31, J. L., plumetis et points sablés.

32, DESSIN SIMPLE ET LÉGER POUR MANCHES BOUILLONS, à broder sur mousseline au plumetis facile.

33, ENTRE-DEUX allant avec les manches bouillons.

34, *Suzanne*, plumetis et œillets ou pois.

35, BOUTONNIÈRE, plumetis.

36, ENTRE-DEUX, guipure et plumetis.

Nous voici au côté des patrons.

37, PATRON D'UN MANTELET DE PETITE FILLE DE TROIS A QUATRE ANS, dont tu vois le croquis au n° 38, et qui te dit assez que tout le corps de ce petit mantelet est composé d'entre-deux guipure et d'une bande de taffetas de largeur égale, dont les distances sont indiquées par les traits que tu vois sur le patron; tout autour se trouve un volant, haut, par derrière, de douze centimètres, allant, sur le devant, en diminuant; au bord du volant est un entre-deux guipure et une dentelle du même genre. Ce mantelet, dont le modèle nous vient de la maison Havez, était encore reproduit de la manière que voici : sur un fond de tulle de Lyon noir étaient alternés un entre-deux de guipure et un rang d'effilé gaufré de même largeur que l'entre-deux. Le volant, dans les mêmes proportions, était également composé d'entre-deux et d'effilés. Ce genre, très-joli, peut se faire à bon marché, car les effilés noirs coûtent très-peu, et l'on trouve en imitation des entre-deux qui valent les vraies guipures ou les Chantilly. Pour grandes personnes, cette dernière composition est aussi très-heureuse.

38, CROQUIS DU MANTELET que nous venons de décrire.

39 à 41, PATRON D'UNE MANCHE DE ROBE DE FORME ODALISQUE. Cette forme, pendante du bas et très-fuyante, est réellement la seule nouveauté du moment, car nous ne parlerons plus des bouillons et des volants que l'on cherche à varier à l'infini et qui n'en sont pas moins ce qu'ils étaient il y a un an, tandis que la manche odalisque et la manche grecque, celle-ci à peu près semblable à celle-là, sortent un peu de tout ce que nous avons vu jusqu'à présent. La plupart se font fendues jusqu'à la saignée, avec un nœud de velours ou de ruban, suivant la garniture de la robe; le patron que je t'envoie, au contraire, est fermé jusqu'au bas; ce genre plus simple convient aux robes ordinaires. D'ailleurs, lorsque tu voudras donner à ta manche plus d'élégance, rien ne te sera plus aisé que de l'ouvrir comme la précédente et même au delà; la garniture de dessus te servira de limite. Ces sortes de manches étant fort larges exigent une doublure blanche en percaline de soie et une ruche de ruban de satin blanc.

42, CROQUIS DE LA MANCHE toute montée et garnie d'un double rang de ruches en ruban; les fronces du haut, sur lesquelles retombe le jockey, n'ont point été assez marquées par le dessinateur; d'après ce dessin, il n'y aurait, pour ainsi dire, pas d'ampleur dans le haut, tandis que c'est le contraire, ainsi que tu pourras en juger par le patron.

43, CROQUIS DE PANTALON pour notre poupée, miss *Lily*; les traits du bas indiquent la position des plis, que l'on pourrait faire avec un petit jour à fil tiré. Le cran du devant marque l'endroit jusqu'où le pantalon doit être cousu.

44, CEINTURE DU PANTALON que l'on ferme à l'aide d'un bouton et d'une boutonnière; cette ceinture doit être fixée aux fronces du pantalon par un point de piqure à l'endroit et un point de côté à l'envers, piquant dans chaque fronce. Si j'entre dans d'aussi minutieux détails, c'est d'abord parce que je sais miss *Lily* très-difficile, et puis, surtout, parce que je tiens à faire de nos toutes jeunes amies d'habiles ouvrières; ce que l'on apprend dès le jeune âge ne s'oublie point.

45 à 48, DOS, DEVANT, MANCHE ET COL D'UNE CAMISOLE, toujours pour miss *Lily*. Le feston qui entoure ce patron est placé en dedans du trait, de manière à indiquer que ce feston peut aussi bien être fait au bord qu'au-dessus d'un ourlet de deux centimètres. Sur les épaules, la largeur des trois plis est marquée. Le feston du bord pourrait, si l'on voulait varier, être remplacé par un ourlet à jour ou par un ourlet piqué.

49, CROQUIS DE LA CAMISOLE TERMINÉE.

50, ROND pour faire le bonnet du n° 51. Plusieurs fois déjà, tu m'as demandé une jolie forme de bonnet de nuit, ne rappelant point ce que tu as reçu jusqu'à présent; croyant l'avoir enfin trouvée, je m'empresse de te l'envoyer, et vais, à l'aide de ce croquis très-fidèlement rendu, du reste, t'expliquer comment tu dois faire ce bonnet :

1° broder au plumetis le petit rond du n° 50; 2° choisir du jaconas fin et clair comme de la baptiste, et 3°, faire en plus grand comme un bonnet d'enfant à coulisses; chaque coulisse a, de largeur, deux centimètres et se trouve formée par cinq ganses très-fines; il doit y avoir six coulisses; la coulisse près du fond fait légèrement la pointe; le rond brodé

est posé de manière à ce que tout le feston du bord puisse se détacher sur la première coulisse. Sur une petite passe, large de deux centimètres, est posé un double rang de garnitures; ces garnitures sont de même étoffe que le bonnet; celle du dessous a, de longueur, un mètre quarante centimètres; elle est large, dans le milieu du front, de un centimètre et de deux dans le bas des joues; au bord d'un petit ourlet de mouchoir est cousue une valenciennne d'un centimètre et demi; cette première garniture est posée de manière à froncer un peu sur le front et à former des tuyaux égaux à partir des tempes; elle tourne autour de la pointe du bas et vient se terminer sous les premiers plis du bavolet. La seconde garniture n'a que un mètre vingt-six centimètres de longueur; elle est de même hauteur que la précédente; au-dessus du petit ourlet sont deux plis très-fins. Cette seconde garniture se pose à deux centimètres de l'autre, en disposant l'ampleur de la même façon; elle se termine à la pointe du bonnet. Le bavolet a de longueur 77 centimètres, cinq de hauteur par derrière, et se termine vers les oreilles tout à fait en pointe; un ourlet d'un centimètre est surmonté de quatre petits plis; la valenciennne des garnitures est cousue au bord; une fois cousu au bonnet, le bavolet doit former des plis très-prononcés. Ce bonnet se termine enfin par les brides et par le nœud des coulisses; les premières ont quarante-cinq centimètres de long sur huit de large; les secondes, vingt-six de long sur cinq de large; toutes arrondies par le bas et simplement ourlées.

51, CROQUIS DU BONNET TERMINÉ.

52 et 53, MANCHETTE ET COL, à broder sur nansouk double, terminé par un rang de piqure et par une petite valenciennne légèrement tuyautée. Ce genre de col et de manchettes est fort à la mode dans le moment, les modèles en sont tout à fait nouveaux; tu remarqueras, sur le dessin d'abord et sur le croquis ensuite, que les cols se ferment maintenant comme les manchettes, par un double bouton; cela évite de mettre une broche, déplacée parfois dans une toilette du matin. Les bouillons, comme je te l'ai déjà dit, se font très-longs et surtout très-amples; voici les dimensions du modèle que je t'envoie: hauteur du coude quarante-cinq centimètres; sous le bras, vingt-sept; largeur, soixante-dix; brisure, quatre centimètres; poignet de bas, trente-deux centimètres de large sur sept de haut.

54 et 55, CROQUIS DU COL ET DE LA MANCHE dont nous venons de parler.

56, ENTRE-DEUX plumetis pouvant servir à divers objets de lingerie.

57, BOURSE ALGÉRIENNE pour hommes; on la fait soit au filet, soit au crochet avec du cordonnet très-fin ou de la ficelle; l'un des bouts est carré et l'autre arrondi; la bordure du premier, dont tu pourras choisir le dessin parmi ceux que tu as déjà reçus, doit avoir une hauteur de dix centimètres; pour le second côté, cette bordure est insignifiante; il suffit de faire quelques rangées d'inégale grandeur. La longueur totale de la bourse est de quarante centimètres sur huit de largeur. Un coulant en passementerie assorti de couleurs à celles de la bourse et des glands espagnols, également en passementerie, complètent cette bourse.

58, Dessin de TIMCOT, dont l'explication a été donnée le mois dernier.

59 et 60. Fort embarrassée pour répondre à toutes les questions que tu m'as adressées au sujet des nouvelles frises et des *épingles-frisette* qui servent à les former, j'ai mis à contribution la complaisance de M. Croiset, auteur de cette nouvelle invention; comme pour le séparateur des cheveux, il s'est fait un plaisir de me donner et les explications nécessaires et le dessin de chacune de ses épingles. Tu vois qu'il y en a de cinq grandeurs; en outre, il m'a remis deux petits croquis indiquant la manière de placer ces frisettes pour rendre *indéfrisables* les boucles faites selon l'ancien système ainsi que celles qui sont tournées en dehors, et qui produisent ce qu'on appelle une *Impératrice frisée*.

Cette dernière coiffure est ravissante et siéra aux personnes qui ont les racines bien plantées. De plus, il est agréable de se dire que les boucles soutenues par ces nouvelles épingles ne peuvent se défaire, même par les temps les plus humides, et qu'il n'est plus nécessaire de couper ses cheveux; je crois même que plus la chevelure est longue, mieux cela réussit.

Il y a trois séries d'épingles encartées par douzaines: la grande série comprend, par nombre égal, les épingles à trois, à quatre et à cinq crans; la série moyenne comprend les épingles à deux et trois crans, lesquelles produisent naturellement des frises plus légères. La troisième série ne comprend que des épingles à un seul cran, destinées presque spécialement à rouler les cheveux, le soir, en papillotes et remplaçant avec avantage ce qu'on appelle les papillotes *invisibles* et les *bigoudis*. Une instruction imprimée, démontre aussi la manière d'employer ces sortes de broches à *schall* pour remplacer par une *boucade* de cheveux (qu'on soutient avec une frisette de moyenne dimension et qu'on couvre de cheveux lisses), les crêpes et les fausses bouffantes désagréables comme tout ce qui est flux, et, d'ailleurs, insupportables par les temps chauds.

Je vais, pour répondre à plusieurs demandes qui ont été faites à ce sujet, donner quelques détails sur les layettes, ou, pour mieux dire, je vais transcrire ici le devis que madame Havez a bien voulu me remettre.

COMPOSITION D'UNE LAYETTE.

- 42 chemises de toile.
- 6 brassières de flanelle.
- 6 — de piqué uni.
- 6 — festonnées.
- 3 — garnies.
- 3 — en nansouk.
- 6 langes, molleton uni.
- 6 — de laine.
- 6 béguins, toile ou flanelle.
- 12 bonnets en nansouk.
- 2 — de baptême.
- 6 taires d'oreiller simples.
- 6 — — festonnées.
- 1 robe longue de baptême.
- 1 — de nansouk simple.
- 1 — demi-longue.
- 1 pelisse en cachemire uni, garnie de galon ou brodée au passé, en soutache.
- 1 capote de taffetas ou de satin, selon la saison et assortie à la pelisse.

Cette layette, toute faite, coûte cinq ou six cents francs; mais tous ces objets ou la plupart pouvant se faire soi-même, ne reviendraient alors qu'à un prix très-modeste.

Avant de prendre la gravure, je veux te parler du charmant ouvrage que voici :

IMITATION DES LITHOPHANIES.

Tout le monde, je crois, connaît aujourd'hui, et je suppose que tu es du nombre, ce que l'on nomme *lithophanie*; tu vois déjà que je veux parler de ces délicieux petits tableaux en porcelaine, moulée sur des bas-reliefs et qui, placés devant une lumière ou fixés, comme c'est l'usage, à un carreau de fenêtre, reproduisent en relief, avec des dégradations de teintes les plus délicates, le sujet sur lequel le tableau a été moulé. Avant de t'indiquer le moyen d'imiter ces petits chefs-d'œuvre, laisse-moi te dire que les premières *lithophanies* nous sont arrivées des manufactures de Meissen; aujourd'hui il s'en fait dans toutes les manufactures de belle porcelaine, mais le prix encore élevé de ces petits tableaux a fait naître à Berlin une nouvelle industrie, celle de l'imitation des *lithophanies*, imitation dont les procédés ne demandent pas plus d'adresse qu'il n'en faut à nos jeunes amies pour exécuter la plupart des ouvrages de goût dont nous envoyons chaque mois de nouveaux modèles.

Donc, ouvre tes oreilles.

L'imitation des *lithophanies* s'obtient au moyen de la cire blanche bien pure (celle de Smyrne est la plus convenable) additionnée de graisse et de gomme élastique blanche, dans la proportion d'un huitième pour chacun de ces derniers ingrédients, qui sont destinés à donner à la cire le liant et la solidité qui lui manquent.

Répétons : cire blanche, puis, un huitième de rognon de veau fondu au bain marie, et un huitième de caoutchouc blanc dissous; tu feras fondre la cire au bain-marie ou sur un feu très-doux, à l'esprit-de-vin par exemple, modérant à ton gré la chaleur; le vase dont tu te serviras sera en fer-blanc avec un bec; au fur et à mesure que la cire se fond, on ajoute la graisse et le caoutchouc, ayant soin de remuer presque constamment. Cette préparation, une fois terminée, peut servir immédiatement ou être conservée.

En ajoutant des matières colorantes à la cire, on lui donne la teinte la plus convenable à l'effet que l'on veut reproduire. Le blanc s'obtient avec l'outre-mer Guimet, le vert avec le vert anglais foncé, le jaune avec le jaune de chrome, le violet avec la laque violette de cochenille, enfin le rouge avec le vermillon et le carmin. Ces matières colorantes doivent être en poudre impalpable, l'intensité de ton qu'elles donnent à la cire varie selon la quantité employée.

Par un usage en quelque sorte artistique, on peut en employant la cire colorée obtenir des tableaux d'une transparence du plus merveilleux effet; mais avant de te livrer au fini de ce travail, je t'engage à l'exercer d'abord à reproduire plus ou moins parfaitement un petit tableau d'une couleur uni-

forme. A cet effet, tu te procureras un modèle en plâtre, soit une vue, soit un sujet pieux; ce plâtre, après avoir été plongé pendant quelques minutes dans une eau pure, doit être posé horizontalement sur une petite planche que l'on entourera, si elle en manque, d'un petit rebord en terre glaise destiné à retenir la cire que l'on verse, vivement, jusqu'à ce que le modèle en soit recouvert à une hauteur de un millimètre ou deux au-dessus de ses reliefs les plus saillants; quelques minutes suffisent à la solidification de cette couche de cire, que l'on retire alors de dessus le moule de plâtre dont elle est, tu le comprends, la fidèle reproduction. Si ton modèle a été bien choisi et ton imitation bien réussie, ta *lithophanie* artificielle doit pouvoir rivaliser avec les plus parfaites venant de Meissen; quelques personnes même préfèrent celles-ci aux véritables. Et puis, c'est si amusant à faire, et si gracieux à offrir!

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODES

Toilette de promenade et toilette de soirée pour les eaux. — Robe de taffetas à petites raies en travers; les quilles sont formées par deux bandes de taffetas écossais interrompues par une rangée de boutons plats recouverts d'écossais. Basquine impériale ornée pareillement. Chapeau de paille suisse avec un simple bouquet de fleurs des champs; au bord de la passe et du bavolet est une dentelle à petits grelots de jais. Manches bouillonnés. — Gants de Suède à deux boutons. — Ombrelle au crochet avec transparent de moire.

Robe d'organdi à deux jupes; au bord de la première jupe se trouvent des bouillonnés; des rubans passés dedans viennent sur les deux côtés de devant former une échelle de nœuds. Fichu Marie-Antoinette, croisé devant et nouant par derrière; deux garnitures brodées surmontées d'un bouillonné avec ruban, et des nœuds terminent ce joli fichu, descendant assez bas sur les deux volants des manches, pour les dissimuler tout à fait.

TAPISSERIE COLORÉE.

La tapisserie que nous donnons ce mois-ci représente d'abord un sac de voyage ou sac à argent; suivant le canevas plus ou moins gros que l'on choisira, on le fera avec mélange de soie d'Alger pour les couleurs claires.

Vient ensuite un dessin destiné à des lambrequins de cheminée, de rideaux ou de tables; les couleurs claires seront aussi mieux en soie.

Tu me railles de ce que je suis toujours près d'oublier le rébus, et tu supposes que mon incapacité naturelle pour ces sortes de jeux d'esprit est un peu la cause de ce presque oubli; raille, raille, mon enfant, moi, je me bornerai à te donner la traduction du dernier, sans y ajouter un mot d'explication; peut-être éprouveras-tu quelque embarras à deviner comment ce groupe de collégiens, dont deux nouveaux, cette toue, ce têt à pore, enfin ce beau du temps du directoire, peuvent signifier : *De nouveau, tout est beau*; ton embarras serait ma vengeance.

Adieu, je t'aime et t'embrasse.

ÉPHÉMÉRIDES.

12 Août 1591. — Naissance de Louise de Marillac, dame Le Gras, fondatrice des Sœurs de la Charité.

Madame Le Gras naquit à Paris, d'une ancienne famille parlementaire; elle montra, dès sa jeunesse, une extrême piété, et, devenue veuve, elle résolut de se vouer à Dieu dans les pauvres. Elle eut le bonheur d'avoir pour guide saint Vincent de Paul, qui, tout en l'encourageant dans son dessein, éprouva longtemps ses forces et sa vocation. Il commença par l'envoyer visiter les confréries de charité qu'il avait établies en plusieurs lieux, et où les femmes s'assemblaient pour visiter et soigner les pauvres malades. Elle s'acquitta de cette mission avec un zèle et une intelligence extrêmes; elle servait les malades de ses mains, instruisait les jeunes filles, et ne se servait de sa fortune que pour secourir les indigents et fonder des écoles dans les villages. Son amour pour le bien s'accrut de plus en plus, et de retour à Paris, elle songea à éta-

blir une petite communauté de filles, non cloîtrées, qui iraient visiter et panser les pauvres malades. Saint Vincent de Paul, après avoir mûri ce projet, en permit l'essai; madame Le Gras rassembla quelques pauvres filles simples et pieuses, et s'adonna avec elles à cette bonne œuvre, qui devait prendre une si grande extension. Elle y consacra sa vie entière, tout en prenant part au bien abondant qui se faisait autour d'elle, et il n'est pas une œuvre de religion et de charité, si nombreuses à cette époque, à laquelle madame Le Gras n'ait coopéré. Sa vie admirable se termina par une sainte mort; elle succomba aux fatigues de la charité à l'âge de cinquante-six ans, et l'œuvre qu'elle a créée, dont elle a soutenu le berceau, est aujourd'hui une des gloires de la France.

Mosaique.

Le bonheur des riches ne consiste pas dans le bien qu'ils ont, mais dans le bien qu'ils peuvent faire.

FLÉCHIER.

Pendant que les hommes délibèrent, il ne s'exécute que ce que Dieu résout.

BOSUET.

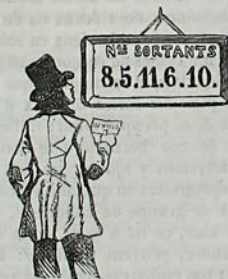
Quand on est capable de se connaître, on se trompe rarement sur son sort, et les pressentiments ne sont le plus souvent qu'un jugement sur soi-même.

M^{me} DE STAEL.

Si tu ne veux pas qu'on le sache, ne le fais pas.

Maxime chinoise.

REBUS.



REP



Paris. — Typ. Morris et comp., rue Amelot, 64.



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Capucines.

25^e année

Paris, chez M. Desbordes, Libraire, Palais de la Bourse.

Ayuntamiento de Madrid

N^o VIII.

Madrid, chez M. Desbordes, Libraire, Palais de la Bourse.

